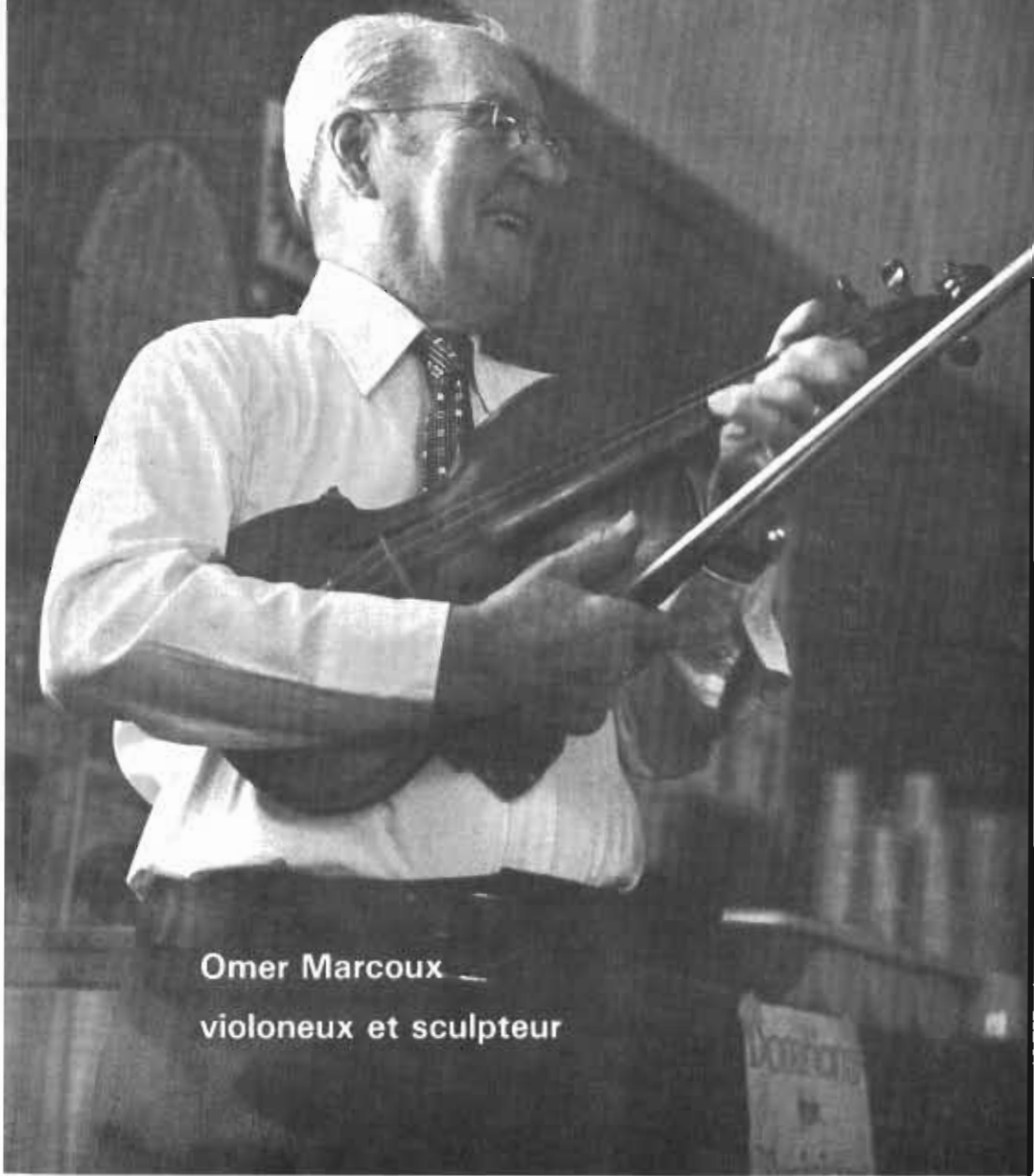


PAS DE GENE



Omer Marcoux
violoneux et sculpteur

PAS DE GENE

GIFT FROM THE
FRANCO AMERICAN CENTRE OF MANCHESTER NH
MANCHESTER TO QUEBEC CITY MAYOR'S MISSION
2004 CULTURAL, ARTS, BUSINESS MISSION
Executive Director - Yvonne Cyr Bresnahan 603-669-4045
PO Box 994, Manchester NH 03105

«The project reported herein was performed pursuant to a grant from the U.S. Department of Education. However, the opinions expressed herein do not necessarily reflect the positions or policies of the U.S. Department of Education, and no official endorsement by the U.S. Department of Education should be inferred.»

This material was developed and reproduced with funds provided by Grant G008007145, Title VII ESEA. It has been reproduced in this form for pilot testing. All rights are reserved.

1981



National Materials Development Center for French
168 South River Road, Bedford, N.H. 03102

PAS DE GENE

L'histoire d'Omer Marcoux

violoneux et sculpteur

Julien Olivier

photos de Paul Pomeroy dessins de Thérèse Perron

Table des matières

		Page	
Préface		v	
chapitre	1	Appeler-moi Omer	1
	2	Du fun chez les Marcoux	9
	3	Timesteur	17
	4	Chu pas pour passer ma vie icitte	25
	5	Un docteur d'arrivé	33
	6	Le sculpteur malgré lui	39
	7	Des boeufs pour le Président	51
	8	Ma grand-mère en a un comme ça	61
	9	Neuf couches de vernis	69
	10	Dear Mr. Marcoux . . .	87
Notes sur certains mots et expressions			92

Préface

Pas de gêne, c'est bien l'histoire d'Omer Marcoux. C'est à dire, nous le précisons, c'est l'histoire à Omer, mais c'est aussi l'histoire de Omer.

Le présent auteur tient donc à remercier M. Omer Marcoux d'avoir bien voulu partager avec lui les souvenirs et la sagesse de toute une vie. Il souhaite bien que ce petit livre traduise par écrit quelque peu la joie et l'animation du récit oral.

Une deuxième personne était présente pour la plupart des interviews: cette fidèle amie depuis cinquante ans, Aimée Jobin. Au bon moment, Mme Jobin a su poser la question juste, soit préciser une date ou ajouter un renseignement supplémentaire. Il est donc naturel que l'accompagnatrice du violoneux soit devenue elle-même un personnage principal de l'histoire.

Plusieurs autres personnes, enfin, ont apporté au récit une explication qui a aidé l'auteur à mieux comprendre les faits et leur suite. Il est toujours dangereux d'établir une liste: on risque d'oublier quelqu'un. Vaut mieux cependant courir ce danger que de passer tous les noms sous silence. Je demande donc déjà pardon à ceux ou à celles à qui je suis redevable mais qui par inadvertance ne sont pas remerciés d'une façon personnelle dans la liste suivante:

-Mme Zilire Bisson, une cousine: pour ses détails de la vie familiale à St-Léon-de-Standon.

-Mgr Lorenzo Lacasse, curé de la paroisse Sacré-Coeur de Concord: pour ses précisions historiques et les dates tirées des archives.

-Sylvia Miskoe et Justine Paul, accompagnatrices d'Omer qui transcrivent fidèlement sa musique: pour la permission de reproduire une page de musique de leur livre *Fiddle Tunes of Omer Marcoux* (National Materials Development Center for French, 1980).

-Jane Hills du Centre International à Manchester et Sidney Talisman du American Council for Nationalities Service à New York: pour les recherches qu'ils ont faites et les précisions qu'ils ont pu fournir sur les lois de l'immigration et de la naturalisation.

-Richard Derbyshire du Smithsonian Folklife Festival à Washington, D.C.: pour ses renseignements historiques sur le Festival de Folklife ainsi que pour les souvenirs personnels qu'il gardait d'Omer et qu'il a bien voulu partager.

-Brian Curry de la League of New Hampshire Craftsmen, ainsi que A. Cooper Ballentine, un fondateur de cette ligue, et Mme Flo Campbell dont le mari fut aussi un des pionniers: pour les détails qu'ils ont su fournir sur l'histoire de cette société d'artisans, et surtout pour leurs souvenirs d'Omer.

-Allen H. Eaton qui, dans son livre *Handicrafts of New England* (Harper & Bros., 1949), parle d'Omer dans deux chapitres et reproduit une page des chiens du sculpteur.

-Elaine Duclos, ainsi que les enseignants et les enfants de l'école

Dame à Concord pour les détails du dernier chapitre ainsi que pour la permission d'utiliser le dessin et la lettre de deux élèves.

-La petite Monique Pomeroy qui a bien voulu se faire poser avec "mon oncle" Omer.

-Et enfin, mes collègues du Centre national de matériel pédagogique en français sans qui le texte n'aurait jamais vu la page imprimée: Estelle Chèvrefils pour la typographie et Renaud Albert pour la correction sur épreuves et les remarques sur le style. Je garde cependant la responsabilité pour toute erreur qui ait pu quand même s'y glisser.

*Julien Olivier
Bedford, N.H.
le 16 septembre 1980*



chapitre I

APPELEZ-MOI OMER

Dans ma voiture je suis baigné d'un soleil éclatant de midi. En quittant l'autoroute 93, je prends une gauche sur la rue Center, passé le capitol, et encore une autre gauche sur la South State. Voilà une place pour stationner. Je descends.

Mais à l'extérieur, c'est un vent glacial qui m'attend. Voilà le bâtiment que je cherche, de l'autre côté de la rue, sur le coin. Ah! mais il m'est déjà connu: j'y étais entré il y a une dizaine d'années pour acheter de la mélasse... Mais aujourd'hui le magasin est parti, transformé.

J'entre dans le restaurant. Il y a peu de clients et encore plusieurs tables libres. Je m'installe à l'une d'elles et j'attends. Midi sonne; alors d'autres gens arrivent. La plupart, ce sont des employés qui ont juste une heure pour prendre le repas. Bientôt dans la pièce unique il ne reste aucune place pour s'asseoir. Mais ils entrent toujours: les gens d'affaires, dames à la belle coiffure et monsieurs en complet, et les jeunes en jeans, aux cheveux longs.

A chaque autre vendredi, m'assure-t-on, la scène se répète. On vient manger, on vient aussi écouter. Le repas sera d'autant plus in-

téressant qu'il sera assaisonné d'une musique gaie et entraînante. L'artiste principal est, lui aussi, toujours le même: un violoneux bien connu et apprécié à travers le nord de la Nouvelle-Angleterre, mais qui se sent d'autant plus choyé ici, parmi les siens, dans cette ville qu'il dit sienne depuis près de cinquante ans. Si à chaque deux semaines donc, c'est un esprit de fête qui règne en ce lieu, qu'en sera-t-il aujourd'hui, dans cette saison de Noël?

Au mur, une pancarte annonce le menu: comme soupe du jour, une *chowder* aux palourdes, en style de la Nouvelle-Angleterre; puis un choix de sandwiches, soit *tofu sans* oeufs, soit beurre d'arachide; ou peut-être un peu de *burrito*, un crabe aux champignons, une quiche, ou encore un bol de ragoût aux lentilles et à l'orge. On aurait presque pu le deviner: le restaurant s'appelle *The Natural Selection*. Et puisque cette nourriture est distribuée en style cafétéria, les gens se pressent pour faire la queue.

Mais on attend toujours le musicien . . .

Ah! le voilà. Il entre, instrument en main et un grand sourire aux lèvres. De part et d'autre ce sont des saluts: "Bonjour! – Comment ça va? – Allô, Omer!" Et celui-ci prend le temps de répondre à chaque personne.

Il enlève son pardessus, et l'on s'aperçoit que l'homme est habillé très correctement: complet, chemise blanche, cravate modeste à petits carreaux. Alors il s'installe à droite des deux dames qui l'accompagneront. Tandis qu'elles préparent déjà leurs instruments, lui, il enlève sa veste, et sort délicatement un violon de la boîte noire qu'il portait en entrant. Alors, pendant quelques moments, il accorde son instrument avec la contrebasse et l'accordéon. Puis, un, deux, houppe! la musique commence.

Gigue, reel, chansons, valse . . . Les airs s'enchaînent presque sans arrêt. Parfois la mélodie est bien connue de l'auditoire: *Le Cordonnier, Les Fraises et les Framboises* . . . D'autres fois, elle jaillit de la mémoire octogénaire du musicien et rappelle des souvenirs d'une enfance au Québec, bien loin dans le temps comme dans l'espace: *Les Vieilles Poules qui Cacassent, Le Reel de Ste-Anne, Le Temps des Foins* . . . Assez souvent un petit commentaire précède telle pièce: "Ah! ça m'en rappelle une qu'on jouait autrefois . . ." ou bien, "J'jouais ça quand j'étais p'tit."

L'auditoire est bientôt "réchauffé"; il veut entrer dans le jeu. Le musicien, qui connaît son monde, sait que le moment de la participation active est arrivé: "Est-ce qu'il y a des demandes spéciales?" Alors un grand monsieur au visage rougeâtre répond tout de suite: "*Big Jim McNeil!*" Le violoneux fouille sa mémoire . . . et ça y est. "Yes, yes, that's it!" reprend l'interlocuteur tout content.

Depuis la première note, le violoneux n'a pas pour un instant lâché le contact visuel avec son auditoire. Même ceux qui mangent semblent plus intéressés à la musique qu'à leur repas. Mais quand le joyeux artiste aux lunettes rondes annonce: "Ma danse préférée — *Béatrice,*" la salle éclate d'un surcroît d'applaudissements.

Béatrice fuit, saute, entraîne. Le reel m'emporte bien au-delà de cette salle; les demi-tons, les notes rapides, les doigts dansants du violoneux transforment la pièce en un camp de gitanes. Les couleurs, le mouvement, la joie s'accélèrent autour d'un feu de joie . . . Et soudain, c'est fini. Je suis de nouveau dans le restaurant. Mais où est-ce que le violoneux aux mélodies folkloriques a-t-il appris ce reel singulier? Ma question reste en suspens car les danses s'enchaînent.

Une voix — j'aperçois que c'est une dame près de moi — se lève

de l'auditoire: "Omer, donne-nous donc quelques beaux cantiques de Noël." Pour toute réponse l'instrument agile du musicien laisse échapper quelques mesures bien connues, et l'artiste lui-même entonne avec solidité le refrain bien connu: "Glo-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-ri-a in excelsis Deo . . ." Sitôt une cinquantaine de voix font chœur avec la sienne.

La fête dure une heure. A la fin, loin d'être épuisé par son effort, le musicien paraît en meilleure forme qu'en entrant. Les applaudissements se prolongent. De ses gestes de main, de son grand sourire, l'homme répond à l'enthousiasme du groupe. Enfin, l'énergique artiste remet son instrument et reprend sa veste. Alors devant le guichet où l'on commande, il se met en ligne à son tour. Le repas choisi, il se rend à la table où je suis moi-même installé car il a hâte de retrouver cette parenté venue exprès aujourd'hui de la côte pour écouter leur cousin. Ce sera pour moi, qui suis ici pour écouter et pour interviewer le musicien, d'autant plus intéressant de le voir parmi les siens. Il place son repas devant lui sur la table: un ragoût aux légumes, du pain, un bol de café et un morceau de tarte à la citrouille.

Dès le premier instant, l'artiste veut mettre tout le monde à l'aise: "Pas de Monsieur Marcoux, s'il vous plaît: appelez-moi donc Omer." Et alors une vive conversation égaie le dîner. On se met à parler de la carrière de cet homme remarquable. Quel âge a-t-il? (On croit difficilement qu'au printemps il comptera quatre-vingt-deux ans d'existence.) Et cette musique, d'où vient-elle? Toute apprise à l'oreille: "Je n'ai jamais su lire la note," affirme-t-il.

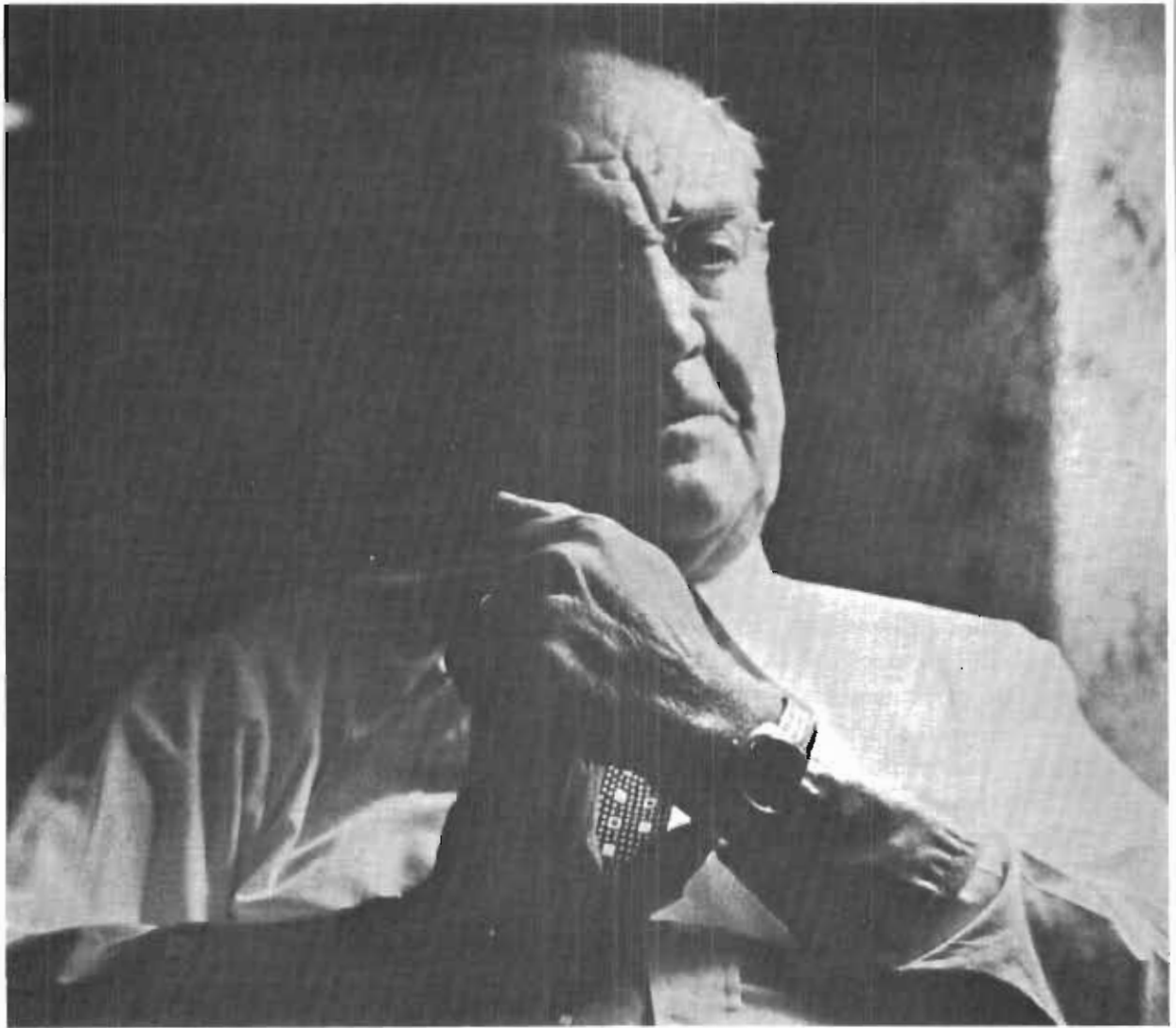
Alors les sujets variés s'enjambent: les maints concerts de musique folklorique auxquels il a participé, la qualité et l'entretien des instruments à cordes, des histoires d'antan, un livre qu'on prépare sur sa musique . . . Je réalise bientôt que la vie de cet homme continue

comme elle l'a toujours été: joyeuse et active. Mais où puise-t-il toute cette énergie? Ce n'est que plus tard que je comprendrai une parole clé de la très chère amie d'Omer Marcoux, Madame Aimée Jobin: "Y'est pas gêné! parce que si i' connaît pas quelqu'un, i' va aller les connaître!" Ce sera au moins une partie de la réponse.

Assis là, avec Omer, je me souviens de la première fois que j'ai rencontré le musicien. C'était l'été de 1976; je m'étais rendu avec ma famille jusqu'à Concord pour assister à un festival d'artisanat et à un pique-nique du Bicentenaire national qui se tenait ce jour de juillet au parc municipal. Parmi les artisans à l'oeuvre, j'ai remarqué un monsieur qui sculptait des chiens en bois. Assez curieux, cela. Je n'avais jamais vu une telle spécialisation. On s'est mis à parler: non, pas gêné du tout, le monsieur. Est-ce qu'il consentirait à être interviewé? Certainement. Ce serait à faire. Mais l'hiver serait pénible pour le sculpteur. Quand j'ai voulu faire un appointment — ce qui était un bon six mois plus tard — il souffrait d'une pneumonie qui risquait l'emporter. On remettrait ça à plus tard.

L'été revint, et à ma grande surprise j'allais retrouver le sculpteur de chiens dans un contexte tout à fait autre. Non plus assis à une table de travail, il serait debout sur une estrade devant des centaines de personnes, ayant échangé son ciseau et le bois pour un archet et un violon. L'occasion serait la *Celebration Northeast*, festival de musique traditionnelle au collège Dartmouth à Hanover. Mais notre interview, elle, était toujours remise. Aujourd'hui, enfin, trois ans et demi plus tard elle est à veille de se réaliser.

Le repas terminé, Omer lance une invitation: "Venez donc chez moi — on continuera à parler!" Alors, à dix minutes de voiture, passant sur la rue Pleasant, devant l'église Sacré-Coeur, en route vers l'hôpital, on se retrouve dans une modeste maison à deux étages,



d'une époque antérieure. C'est ma première fois chez lui, mais ce ne sera pas notre dernier entretien dans cette ville capitale du New Hampshire.

Et de ces interviews sont sorties les histoires suivantes, échelons dans la vie d'Omer Marcoux, sculpteur et violoneux.



DU FUN CHEZ LES MARCOUX

Samedi soir, et le village de St-Léon-de-Standon se prépare pour la nuit. Un voyageur, comme on en voit quelquefois sur cette route de concession entre la ville de Québec au nord-ouest et Jackman, Maine, du côté sud-est, s'est arrêté pour la nuit. Ce soir il lui faut se reposer; demain ce sera une centaine de miles à la frontière américaine. Autour de lui il observe le village paisible qui s'endort. Mais soudain la tranquillité de la brunante est rompue par le passage de carioles. Elles roulent vers le nord, du côté de St-Luc.

— Qu'est-ce qui se passe? s'enquiert l'étranger d'un passant. Où vont tous ces gens à cette heure du soir?

L'autre lui répond:

— Ah! on peut voir que vous n'êtes pas d'ici. C'est samedi, et tout le monde se rend chez les Marcoux; là, y'a du *fun* à avoir.

— Du *fun*? interroge le voyageur dont la curiosité est piquée.

— Mais oui, explique patiemment le villageois. Du chant, de la danse, du violon. Arthur Marcoux, ça, ça joue! Le bonhomme a une terre là-bas, et le samedi tout le monde est invité pour la soirée. Y'a de la place en masse, mais si y'en manque, on pousse les meubles, on les sort s'il le faut — jusqu'au poêle de la cuisine quand on est trop nombreux!

– Les Marcoux, ça fait longtemps qu'ils sont par ici? poursuit l'homme.

– Tu peux le croire! Et c'est tous des musiciens. A part d'Arthur, y'a ses frères, surtout Evangéliste, le vieux garçon; et asteure y'a aussi les enfants. Tout ce monde retient du grand-père, Joe: lui, il jouait et il chantait aussi, tout comme on raconte de son père avant lui. Ensuite, y'a la mère – une Morin, Anna Morin – qui donne pas sa place non plus: ça, ça danse! Et des fois ça chante aussi. Mais faut donc qu'elle soit patiente pour laisser envahir sa grande maison comme ça à chaque samedi!

– Vous avez parlé d'enfants . . . C'est donc une grande famille?

– Non, pas trop: rien que douze enfants. Mais je vous assure que ça rend la veillée intéressante. D'abord y'a le plus vieux des garçons (i' s'appelle Omer) qui depuis l'âge de sept ans joue du violon à côté de son père et de ses oncles. On dit qu'il va finir par être meilleur violoneux qu'eux autres. Les autres garçons sont plus jeunes, mais y'apprennent étou, surtout Emile et Léo. Mais, entre nous, le plus intéressant pour les gars d'ici, c'est le restant de la *gang*: les huit filles de la famille. Huit sur douze – pensez-y!

Laissons là cet étranger imaginaire de St-Léon. A chacun de décider si, en ce samedi soir du début du siècle, l'homme s'est joint lui aussi à la veillée chez les Marcoux. Nous, nous avons trouvé notre personnage principal: ce plus vieux des fils d'Arthur Marcoux.

Jeune violoneux? Bien sûr, puisque c'est en 1905 qu'Omer avait commencé à manoeuvrer l'archet sur un petit violon à sa taille. C'était aussi en septembre de cette même année que l'enfant de sept ans avait entrepris sa courte carrière d'étudiant. La terre des Marcoux se trouvait à cinq miles de l'école du village. Comme de raison, il n'y avait qu'une façon de s'y rendre: à pied. La maîtresse, elle, était tou-

jours là, bon temps, mauvais temps, parce que, à l'époque, elle y était logée. C'est dans le même bâtiment où elle enseignait que la maîtresse d'école prenait ses repas et qu'elle avait une chambre.

Mais pour les enfants, surtout ceux des concessions comme les Marcoux, l'école, c'était tout un voyage. Passe encore quand le beau ciel de Dorchester – c'est le nom de ce comté québécois sur la rivière Etchemin – restait bleu et clair. Mais que faire des classes les jours de tempête, dans un pays où les hivers sont longs et pénibles? C'est bien simple: on n'y allait pas. A la longue donc, les enfants Marcoux s'absentaient de l'école un jour sur deux. Voilà une carrière scolaire assez interrompue! Mais le problème serait bientôt résous.

A l'âge de onze ans Omer a dû mettre fin à son éducation formelle. Une terre comme celle des Marcoux exigeait une main d'oeuvre familiale pour son bon fonctionnement; les enfants s'attendaient à travailler. Et après tout, quatre années d'école, c'était déjà plus qu'en avait eu la génération précédente. Il était donc temps que l'aîné se mette au travail. Bien des années plus tard, Omer se demanderait comment, avec si peu d'instruction, il avait fini par apprendre néanmoins à lire et à écrire!

A vrai dire, cependant, le gosse de onze ans trouvait beaucoup plus intéressante la vie mouvementée de la ferme que son banc d'école. D'ailleurs, si Omer avait achevé son stage de cours formels, ce n'est pas à dire que son éducation était terminée. A l'avenir il se débrouillerait tout simplement lui-même. Son maître devenait la vie, la communauté dans laquelle il vivait, avec toutes ses traditions et toutes ses coutumes – et son père.

– Omer, c'est toi le plus vieux de mes fils, disait Arthur Marcoux. Il faut que t'apprennes à faire marcher la ferme.

Et cependant, malgré ses meilleurs efforts, le jeune homme n'était pas attiré par la terre. Heureusement y avait-il un aspect de la vie agricole qui intéressait beaucoup Omer: les chevaux. S'il avait un choix de travail, Omer disait toujours, "A moé, les chevaux!" Pour lui, ces animaux étaient plus que des bêtes de somme . . . On aurait dit qu'ils se comprenaient, Omer et son *team*.

Mais il ne faudrait pas oublier que chez les Marcoux il y avait plus que le lourd travail des champs. Et c'est dans ce domaine, celui de la musique, plutôt que de l'agriculture, qu'Arthur, le maître violoneux, aurait beaucoup plus de succès auprès de son fils. C'est lui qui passerait au garçon tout ce qu'il avait lui-même appris de son père: les vieilles mélodies et les chansons, tout comme les techniques de son instrument. C'est donc ainsi qu'Omer fut invité à se joindre aux frères Marcoux dans les soirées tellement bien connues autour de St-Léon.

Arthur avait pour son dire qu'on ne cache pas des talents qui peuvent servir aux autres – surtout quand il s'agit de musique. Et il reconnaissait que son fils possédait non seulement l'oreille nécessaire au violoneux, mais aussi une voix de chantre. Arthur s'en va donc présenter son aîné au curé de la paroisse, et voilà qu'Omer se met à chanter à l'église.

Mais toujours le plus important, c'était le violon. Arthur et ses frères ne jouaient pas seulement le samedi soir chez eux, ils étaient aussi invités un peu partout dans les environs. Le jour est donc arrivé – c'était tout à fait naturel – où l'on invita Omer à se joindre à la troupe ambulante. Fier de cet honneur, il a accepté; mais le jeune homme allait bientôt aussi trouver sa propre voie.

Un jour, le notaire Dufour, qui était reconnu lui aussi comme

musicien dans la région, vient trouver le jeune Omer et lui demande :

– Ne viendrais-tu pas avec moi à Ste-Germaine? J’ai promis d’aller là jouer du piano, et il me manque un violoneux pour m’accompagner.

Omer est surpris, honoré même par cette invitation inattendue, mais il est aussi embarrassé.

– Je ne joue pas assez pour ça . . .

Alors le notaire lui répond avec assurance :

– T’es capable! Autrement je ne t’aurais pas demandé.

Et tout de suite, il passe un instrument entre les mains du jeune homme et lui fait jouer un morceau, un petit menuet populaire mais difficile. L’examen fini, le notaire s’exclame :

– Bon! tu l’as fait. Tu n’as pas à t’inquiéter, mon petit gars!

Ensemble donc, notaire et fils d’habitant se sont rendus au collège de Ste-Germaine. Et le jeune homme qui ne terminerait jamais son cours primaire monta pour la première fois sur l’estrade d’une grande école. Un jour les universités elles-mêmes s’efforceraient de l’attirer chez elles. Si dans l’échange avec M. Dufour, Omer avait connu un peu de gêne, il l’a vite perdue par la suite. Le notaire et le fils du fermier ont ainsi fait équipe.

Dorénavant, ils iraient jouer ensemble un peu partout dans la région, surtout dans les collèges. Un jour on leur a demandé de jouer à l’église – Monsieur le notaire était aussi organiste. Mais avant longtemps c’est le jeune violoneux qu’on voulait seul pour des solos pendant la messe. Omer avait tout un répertoire religieux: *Ave Maria*, *Panis Angelicus* . . . tous ces cantiques, surtout en latin, bien connus à l’époque. Pendant plus de sept ans les paroissiens du lieu se plaindraient à écouter le violon d’Omer Marcoux.

Il était encore loin de ses vingt ans, et le jeune homme – on le devine bien – avait acquis une assez grande renommée dans la région. Un jour, un M. Nadeau du village se rend chez son vieil ami Arthur Marcoux.

– Tu sais, Arthur, que mon fils va se marier bientôt.

– Mais oui, répond l'habitant. C'était connu au village même avant qu'on l'annonce en chaire. Félicitations!

– Merci bien, mais j'ai un petit problème. J'essaie de tout préparer comme il faut pour les noces; ça va bien, mais il nous manque encore l'essentiel . . .

– L'essentiel? interroge d'une voix inquiète le père Marcoux.

– Eh bien, quasiment essentiel en tout cas. On n'a pas de violoneux pour la fête des noces! Arthur, il me faut ton fils . . .

– Omer? Impossible! Y'est trop jeune pour commencer ça tout seul!

Sans se décourager, l'ami reprend la charge:

– Voyons, Arthur, tu nous connais. Et nos deux familles, elles, se connaissent aussi depuis longtemps. Ton fils, je le conduirai moi-même à St-Léon . . . et puis, oui, je le reconduirai aussi. C'est le temps que le garçon se lance par lui-même. Je le paierai bien aussi, et il sera content. Arthur, il nous faut de la musique!

Après une longue pause, le père Marcoux a consenti, et le fils aîné a joué pour ses premières noces. Toute la journée et toute la nuit. Et pour ses efforts, il est rentré chez lui avec un cinq piastres dans la poche. Pas pire, quand on se souvient que dans ce temps-là un homme travaillait toute la journée pour vingt-cinq sous!

Mais sa récompense n'avait pas seulement été financière. Dans la compagnie ce soir-là, Omer avait remarqué une jeune fille. Ce n'est

pas à dire qu'avant cette veillée ils étaient demeurés étrangers: Claire Nadeau, la jeune soeur du marié, et Omer Marcoux se connaissaient depuis bien des années. Mais c'était pour Omer comme s'il ne l'avait jamais remarquée: soudain, elle était . . . différente. Et, pour quelque étrange raison, Claire de sa part, semblait porter au jeune violoneux une attention tout à fait spéciale pendant la fête. Ils n'ont pas eu longtemps ensemble: quelques minutes rapides tandis que les danseurs se reposaient, un regard furtif de temps à autre . . .

Si seulement l'intérêt mutuel de ce soir-là avait pu se développer! Mais les noces de son frère signalaient pour Claire aussi un moment important dans sa vie: en quelques jours elle partirait rejoindre ses soeurs aux "Etats." Claire et Omer ne se reverraient donc pas pour onze ans. Mais le regard de ce soir-là s'était bien imprimé dans leur âme.



Therese

chapitre 3

TIMESTEUR

C'était un automne sans pareil dans un pays déjà célèbre pour sa radieuse saison entre les grandes chaleurs et le froid mordant: le ciel clair, les feuilles éclatantes de couleurs arc-en-ciel, une température idéale pour le travail.

Dans le monde du commerce, les affaires allaient bien aussi, car on en était encore à quelques années de la Grande Dépression. Par une favorable saison économique donc, en ce bel automne des années '20, la Compagnie à qui appartenait toute cette forêt a décidé de lancer la construction de quelques nouveaux camps.

Pour accomplir cette tâche avant l'hiver et avant que les bûcherons se remettent au travail, on avait recruté environ trois cents hommes. Ces ouvriers venaient ici, dans les environs de Jackman, Maine, des deux côtés de la frontière: ils étaient Canadiens et Américains, tout comme les bûcherons eux-mêmes qui seraient bientôt logés dans les nouveaux camps. Ils parlaient deux langues différentes, ces hommes, mais ils étaient accoutumés à se comprendre. Depuis plus longtemps qu'on s'en souvenait, à chaque année des Québécois en grand nombre traversaient "les lignes" et s'enfonçaient cinquante miles dans les bois pour y travailler tout l'hiver.

En cette année du bel automne, le responsable des travaux de

construction – c'était un nommé King – s'était assuré de la présence d'un jeune *timesteur* de St-Léon, Omer Marcoux. Omer était bien connu dans ces bois autour de Jackman: il y travaillait depuis l'hiver de 1915-1916, un homme déjà à dix-huit ans. C'était le fils d'un habitant, le seul dans sa famille à travailler dans les chantiers. Et cependant, il n'était pas bûcheron. Le jeune fermier était arrivé avec sa *trade*: *timesteur*, comme l'on disait. Le bruit courait qu'il avait appris à conduire les chevaux sur la terre de son père. Mais les hommes avaient tout de suite remarqué que le jeune homme était *timesteur* d'une tranche spéciale: entre lui et ses chevaux il y avait une relation assez unique: on aurait dit celle de compagnons de travail plutôt que de maître envers ses bêtes.

Bien que cet automne-là on travaillât à la construction de nouveaux camps, pour Omer il n'était pas plus question d'être charpentier qu'il ne lui appartenait d'être bûcheron pendant l'hiver. La responsabilité du jeune charretier, l'automne comme l'hiver, c'était de hâler les grosses bûches. Toute la journée donc il menait deux ou, encore plus souvent, quatre chevaux. Et le soir, après le souper, tandis que les bûcherons, eux, se reposaient ou se divertissaient déjà, Omer, lui, devait prendre soin de son *team*: nourrir les chevaux, les soigner, les carder . . . Il ne rentrait pas avant dix heures.

Ainsi l'automne s'est passé. Les quatre ou cinq camps ont été achevés, et vers le début de novembre on était prêt à entreprendre une autre saison de chantier. Dans ce coin-là, Omer a toujours travaillé pour des gens qui voulaient des *logs* coupées à la longueur. Les bûcherons choisissaient un arbre de soixante-quinze à quatre-vingt pieds de long. Ils l'abattaient et ils l'ébranchaient, et puis c'était au *timesteur* comme Omer de venir avec les chevaux enlever le gros tronc.

Un par un donc, Omer accrochait pins et épinettes au *drag sled*

pour les charrier jusqu'à l'endroit désigné. Là, à l'aide d'une machine qui elle aussi était tirée par des chevaux, on empilait les billots. Ça montait jusqu'à cinquante pieds de haut.

Le travail était sans arrêt, six jours par semaine, le sabbat étant toutefois respecté. Sauf le dimanche donc, pas de congé, même pas pour les fêtes: Noël, le Jour de l'an, l'Épiphanie, c'étaient toutes des journées comme les autres. Comme on se mettait à l'oeuvre très tôt le matin, le soir les hommes ne flânaient pas longtemps debout. Il n'y avait qu'une seule veillée dans toute la semaine où les bûcherons se permettaient un peu de relâchement. Le samedi jusque dans la nuit, le camp résonnait de musique: chant, violon, danse . . . "Omer, sort donc ton instrument!"

La danse . . . dans un camp de bûcherons? Certainement. Ce n'est pas l'absence de femmes dans le camp qui empêchait à ces hommes hardis d'avoir un plaisir de soirée. "Vas-y, Omer!" Et jusqu'à la petite heure, le camp résonnait de quadrilles, de giges, de reels et même de la danse à la claquette. Par contre, l'habitant de St-Léon, lui, profitait de ces veillées pour apprendre du nouveau. Au contact avec d'autres violoneux, il ajoutait à son répertoire des mélodies de *lumberjack*. Ces *tounes*, il les emporterait avec lui un jour, bien loin de Jackman, dans les villes et campagnes au sud de la Nouvelle-Angleterre et même jusque dans la capitale de ce grand pays américain. Un jour maintes salles résonneraient des mélodies qu'Omer Marcoux apprenait dans le chantier: *Logger Breakdown*, *Labrador*, *Le Reel de Sherbrooke* . . . Mais quand on a vingt ans, on ne songe pas ainsi à l'avenir. Le jeune homme jouait du violon dans les soirées du samedi pour la même raison qui l'avait toujours poussé à jouer: parce ce qu'il aimait ça!

Et ainsi, les bûcherons dansaient. Une seule fois pendant les

onze années qu'Omer a passé dans les bois a-t-il vu des femmes dans le camp, et encore s'agissait-il de l'épouse et de la fille du *jobbeur* Roy. Cet homme, comme tout *jobbeur*, établissait un contrat avec la Compagnie pour couper tant de mille pieds de bois au cours d'une saison. C'était donc lui le *boss* du camp – il pouvait bien faire ce qu'il voulait. Pour les autres hommes, pas de femme, mais lui, il emmenait la sienne, "une anglaise." La fille, elle, son nom était Emilda, et elle ne manquait pas d'admirateurs dans le camp. Omer la trouvait de son goût – mais comme c'était la seule demoiselle dans cinquante miles, il n'était pas le seul à s'éprendre des vertus d'Emilda Roy.

Eh bien, un jour, le jeune Omer est tombé follement amoureux. (Est-ce que dans ce camp de cent hommes, la pauvre fille réalisait l'emprise qu'elle avait sur les coeurs isolés?) L'idylle secret lui tirailait le coeur: ôserait-il jamais épancher son coeur à Emilda? Mais quand et comment le faire . . . ?

Soudain, tout comme le coup de foudre qui l'avait frappé, son dilemme s'est résous: la belle Emilda a disparu! Elle est partie comme ça, tout rapidement, sans ne rien dire – du moins sans ne rien dire à Omer. Le jeune homme avait le coeur brisé; c'était pire qu'un coup d'arbre sur la tête. Il a gardé son secret; il a souffert en silence; il s'est jeté complètement dans son travail. Et petit à petit le mal diminuait. Omer attendrait encore quelques années pour trouver la femme qui partagerait sa vie.

Les journées devenaient plus longues, le soleil du midi un plus intense; les plantes bourgeonnaient à la longue. Même dans cette région du long hiver, le printemps allait arriver. Les bûches avaient été traînées jusqu'à la rivière; et quand la glace eut fondu on les avait jetées dans l'eau pour être emportées par le courant jusqu'à la scierie. C'était le début de mai.

Les chemins devenaient praticables, et pour la première fois en six mois les hommes allaient quitter les bois. Omer s'est mis en ligne pour recevoir les gages d'une saison entière de travail – un gros soixante piastres par mois. C'était la coutume dans ce temps-là d'attendre la fin du chantier pour payer les hommes: personne ne pouvait dépenser, disait-on, dans le fond des bois.

Argent en poche, Omer est donc rentré chez lui à St-Léon pour y passer quelques jours. Mais comme il n'était pas homme à rester sur la terre, il repartirait bientôt pour le travail d'été: la construction de chemins.

Ah, que les jeunes Marcoux avaient hâte pour cette rentrée du grand frère! Il aurait tellement d'histoires à leur raconter . . .

– Omer, qu'est-ce que tu fais, toé, dans les bois?

– Moé, j'suis *timesteur*. Je veux que vous sachiez que c'est une *trade*, ça! C'est à moé de traîner les gros billots que les bûcherons ont coupés.

– Mais qu'est-ce que vous faites pour hâler dans la neige quand prennent les gros froids du mois de janvier?

– C'est justement alors le temps pour transporter jusqu'à la rivière toutes ces bûches empilées. D'abord on passe sur cette neige des chemins pour bien la taper. Puis on revient avec un chariot qui a de vingt à trente pieds de long et qui porte des gallons et des gallons d'eau de la rivière – on appelle ça un *sprinkler*. Ainsi on arosé la route: l'eau gèle et le chemin devient tout glissant. Comme ça on peut passer alors avec des *double sleds* remplis de bûches. Faut tout transporter à la rivière, vous comprenez, pour qu'au printemps les billots soient prêts pour la drave.

– Qu'est-ce que la drave?

– Ah, ça c'est quand, après le dégel, on fait descendre les *logs*

sur la rivière jusqu'à la scierie. Il y a des hommes qui font ce travail-là. Ils se balancent sur les billots dans l'eau glacée. C'est très dangereux.

– Mais toé, t'as pas froid travailler dehors tout l'hiver?

– Non, mais faut être bien habillé si on est pour rester toute la journée à mener des chevaux. Moé, d'abord ce sont mes pieds qui sont importants: j'porte les bottes en feutre que je me suis achetées, avec une paire de *clagues* par-dessus, parce que des fois on a affaire dans l'étable et c'est trempe. Sur mon dos, j'ai un bon manteau en mouton. Maudit! je pourrais coucher dehors avec ça, c'est tellement chaud! Et puis, pour les mains, – c'est important aussi parce que des fois t'es là pendant toute une heure et demie sans pouvoir une seule fois lâcher la bride – de bonnes mitaines.

Et ainsi l'une après l'autre, les questions continuaient. On voulait tout savoir du grand frère qui travaillait à faire de si étonnantes choses.

– Qu'est-ce que vous mangez, là-bas?

– Pas mal comme chez nous, mais encore plus pesant: des *binnes* en masse et puis du boeuf et du lard. C'est une grosse nourriture, mais bien nécessaire quand on travaille si fort. Et je vous assure que pour les trois repas, on a grandement faim. Le déjeuner est à six heures du matin et il doit nous *tenir* jusqu'au dîner le midi. Après ça, on va jusqu'à six heures du soir pour le souper. Mais de la nourriture, il y en a toujours en abondance.

– Est-ce que c'est dangereux dans les bois?

– Oui, assez.

– Y'en as-tu des fois qui se font blesser?

– Pas souvent, mais ça arrive – et on a loin à se rendre pour avoir des soins. Justement cet hiver y'a un gars qui a attrapé un arbre

sur la tête. I' criait, c'était terrible. Puis y' est tombé sans connaissance. On l'a monté dans une *slée*; un coureur et son cheval sont partis aussi vite qu'i' pouvaient, amener le blessé à la station du chemin de fer à Jackman Station. C'est seulement de là qu'on a pu le conduire à l'hôpital.

– Et puis, poursuivent les enfants tout attentifs, y'est-tu mort?

– Non, pantoute! Ça prend plus que ça pour tuer un bûcheron. Au bout d'un mois et demi y'était revenu au camp. Pas grave du tout!

Et ainsi avec les détails et les histoires de chantier, se passait plus d'une soirée chez les Marcoux. Ensuite Omer repartait, du côté de St-Luc par exemple pour y travailler dans la construction des chemins. Et arrivé le mois de novembre, il reprenait la route du Maine, où en entrant dans les bois on lui remettait "son" *team*. Ainsi Omer rentrait au chantier pour un autre hiver.

Une saison seulement a-t-il travaillé ailleurs que dans les alentours de Jackman. C'est l'année qu'Omer est monté dans le Québec, de l'autre côté du fleuve St-Laurent et de la ville de Québec, passé la Tuque et monté la rivière St-Maurice en gagnant l'Abitibi, pour se rendre à un bon cinq cents miles au nord de chez lui. Là on coupait le bois de pulpe, la pitoune qui serait virée en papier. Ce bois-là était taillé quatre pieds de long et cordé dans la forêt. Mais le *timesteur* ne pouvait même pas le transporter avant que la terre soit gelée. Omer n'a pas aimé ça, et il n'y est jamais retourné.

En 1929, la saison de chantier venait à peine de commencer, et puis soudain il est arrivé quelque chose. Omer et les autres hommes ne savaient pas trop ce dont il s'agissait, mais il leur a fallu abandonner l'ouvrage. Quelque problème de la Compagnie, disait-on . . . Il n'était pas tout à fait désappointé: c'était la première fois depuis bien des années qu'Omer serait chez lui pour Noël.

Ce qu'il ne savait pas, c'est que le voyage imprévu changerait sa

vie d'une façon tout à fait inattendue. Omer Marcoux ne regagnerait jamais le chantier.



—Ça, c'est mon grand-père, ma mère, mon père, un homme qu'on embauchait (j'oublie son nom) Belle, moi et Rose. En avant, ce sont quelques-uns de mes frères et de mes soeurs. Et derrière, là, c'est ma maison, là où j'ai été élevé. C'est là que j'ai commencé à jouer du violon. J'y ai resté jusqu'à l'âge de trente ans.

chapitre 4

CHU PAS POUR PASSER MA VIE ICITTE

Il était tard dans l'après-midi, cette journée peu avant Noël 1929. Omer s'était rendu de Jackman jusqu'à la poste de St-Léon où il était convenu que son frère viendrait le chercher. Le *timesteur* attendait donc patiemment à l'intérieur, car il faisait froid dehors.

Tout à coup, une jeune femme entre au bureau. Sa présence attire l'attention d'Omer. Il l'observe attentivement avec la certitude de l'avoir déjà connue . . . La cliente, elle, ne s'est pas encore aperçue d'Omer. Elle s'approche du guichet pour demander son courrier.

Mais cette figure, cette voix évoquent de lointains souvenirs. Omer fouille encore sa mémoire quand la femme se retourne vers lui. Ah! pense-t-il, c'est elle! Mais est-ce possible? Est-ce qu'on change tellement dans l'espace de onze ans?

– C'est-tu toé, Claire?

Et la dame bien surprise répond sans hésitation:

– Mais, Omer Marcoux! Comment ça se fait . . . ?

– Ben, explique Omer, je sors du bois. J'arrive à peine. Mais toé, j'te croyais aux Etats-Unis. Comment ça se fait que t'es par icitte?

Alors Claire devient plus sérieuse:

– J'suis *descendue* avoir soin de maman. I' savent qu'a va mou-

rir de cancer n'importe quel temps. Je n'veux pas qu'a reste avec des étrangers. A été bonne pour nous autres, enfants, alors . . . eh bien, moé, j'vas en avoir soin jusqu'à la dernière minute.

Par respect, Omer ne dit rien. Après un moment de silence, Claire reprend:

– J'avais une bonne *job* là-bas. Mais la laisser ne m'a pas *baudrée*: j'en aurai une autre *job* plus tard!

Omer, lui, veut tout savoir ce qui s'est passé depuis le départ de Claire il y a tellement longtemps. Elle répond:

– J'suis descendue vivre avec mes soeurs et travailler moé aussi à Concord – ça se trouve une ville, la capitale en fait, dans l'état du New Hampshire. C'est au-dessus de trois cents miles d'ici, une petite ville industrielle, mais rien comme le grand centre de textiles qu'est Manchester, juste au sud. Si nous sommes moins nombreux à parler français à Concord qu'à Manchester, nous avons tout de même notre paroisse à nous, Sacré-Coeur, ça s'appelle.

– Mais, demande Omer, qu'est-ce que tu fais comme travail?

– J'ai pu entrer tout de suite dans une belle école privée. Ça s'appelle la *Saint Paul's School*, explique Claire en prononçant bien correctement le nom anglais.

Omer est assez impressionné de cette maîtrise de la langue étrangère puisque lui, il ne parle pas un mot d'anglais.

– C'est une grosse école, et l'on est une cinquantaine de filles à travailler dans la cuisine. Moé, j'ai rien qu'à m'occuper de la pâtisserie, ajoute la jeune femme.

Ce n'est que par la suite qu'Omer apprendrait jusqu'à quel point Claire était appréciée à St. Paul's School. Sa démission avait été reçue avec grand regret, et plus d'un an après son départ elle ne serait pas

oubliée. Quant au salaire de la jeune cuisinière, ses \$150 par mois plus que doubleraient les *gages* rapportées par le *timesteur* expérimenté.

Ils avaient en ce moment tellement de choses à se dire, ces deux-là. L'été d'avant, semble-t-il qu'on s'était juste manqué: Claire était montée quelque temps prendre soin de sa mère, tandis qu'Omer, lui, se trouvait tout près du côté de St-Luc. Mais la fille avait promis à la malade: "Je reviendrai à Noël prendre soin de vous." Et voici que se réalisait la promesse faite.

Mais enfin il fallait se laisser.

— Cou' donc, dit Claire, tu viendras faire un tour chez nous: on se connaît bien, on pourra jaser encore. Puis d'une voix plus sobre elle ajoute: J'suis seule avec maman. Elle est toujours au lit, tu sais . . . Eh bien, des fois je m'ennuie. Et Claire répète son invitation: Viens donc faire un p'tit tour.

Omer ne répond pas tout de suite. Il a remarqué qu'à son doigt l'ancienne amie porte un diamant. Et en sentant s'évanouir un espoir récupéré d'une jeunesse lointaine, il a conclu que Claire Nadeau, bien qu'encore fille aujourd'hui, va bientôt se marier . . . à un autre. Mais voyons, pense Omer, c'est une bonne, vieille amie; on ne s'est pas vu depuis longtemps. Il n'y aura pas de mal à jaser ensemble un peu . . .

— O. K., promet-il enfin. J'vas y aller demain soir.

Le lendemain Omer se rend donc à cette maison qui tient pour lui les doux souvenirs d'une amitié conçue onze ans auparavant. C'est à cette fête de noces qu'il pense ainsi qu'au père Nadeau, décédé depuis quatre ou cinq ans (il ne se souvient pas exactement) quand il monte frapper à la porte.

Claire répond. Oui, Madame Nadeau garde le lit, comme Claire l'avait expliqué. Après avoir fait ses saluts à la malade, Omer s'installe avec Claire au salon. On parle de petites choses: des chantiers et du

travail aux Etats, de la vie d'antan à St-Léon . . . La visite se passe donc bien et Claire invite Omer à revenir.

C'était toujours le temps des fêtes, et puisque le *timesteur* chômait, il avait le temps de repasser au village. Avant longtemps, les voisins ont remarqué que de plus en plus souvent le garçon aîné d'Arthur Marcoux se rendait chez les Nadeau.

Quant à Omer et à Claire, au bout de quelques semaines, ils avaient noué une solide amitié. Mais Omer, lui, se sentait toujours un peu mal à l'aise à cause de ce jonc de fiancée qu'il voyait continuellement au doigt de la jeune femme. Un jour il n'en pouvait plus. Quoique hésitant, il a décidé de parler franchement de son dilemme.

– Claire, dit-il, je vois que t'es engagée. Je n'sais pas si c'est correct de venir comme ça si souvent te visiter . . .

– Ah! répond Claire, ce diamant, je savais bien que je n'aurais jamais dû l'accepter . . . C'est un Monsieur King, un ami à Concord qui me l'a offert avant de partir. J'ai voulu refuser, mais il a insisté. J'ai enfin dit oui mais en lui faisant bien comprendre que je l'acceptais, son jonc, seulement comme signe d'amitié!

– Mais, poursuit Omer à la fois surpris et hésitant, l'aimes-tu, ce King?

– Oui, admet-elle, en ajoutant tout de suite: comme un ami.

– Alors serais-tu prête à épouser un autre homme – s'il s'en présentait un que tu pouvais aimer comme mari?

– Oui.

Au mois d'avril, dans l'église de St-Léon, Claire Nadeau et Omer Marcoux ont échangé leurs vœux de mariage. Les noces ont été assez simples – comme il convenait dans une famille où la mère agonisait. Comme voyage de noces, les époux sont montés dans la ville de Qué-

bec où ils ont pris une chambre – comme tellement d'autres nouveaux mariés – au Château Frontenac.

Pendant ce temps (c'était les vacances de Pâques), quelques nièces de Claire avaient soin de la maman. Mais Claire restait inquiète de la chère mourante; après trois ou quatre jours donc, les nouveaux époux ont coupé court leur lune-de-miel pour rentrer à St-Léon.

Ils se sont établis dans la maison Nadeau: c'était tout à fait naturel, puisque Claire voulait continuer à soigner sa maman jusqu'à la fin. Mais pour Omer, rester au village de St-Léon, ce n'était pas la plus agréable tâche. Lui, c'était un homme actif, habitué au travail – le gros travail des bois. Au village c'était l'inactivité: aucun emploi pour lui. Un jour, le *timesteur* n'en pouvait plus:

– J'suis fatigué de ne rien faire! a-t-il expliqué à Claire et à sa belle-mère. Je m'en vas retourner dans les bois tâcher d'avoir une *job*. Après tout, j'gagne rien icitte: vivre à vos dépens, ça commence bien à me gêner.

Mais la mère Nadeau ne voulait rien entendre de ce raisonnement:

– Non, non, Omer, ne t'en va pas. Reste. J'vivrai tedben peut-être rien que quelques semaines. Reste donc avec nous autres!

Et Claire à son tour faisait écho aux paroles de sa mère:

– Va pas travailler. Reste avec nous, Omer!

Eh bien, il y a toujours quelque chose à faire dans une maison, des réparations, des services à rendre . . . Et puis on chauffait au bois dans ce temps-là. Il y avait les bûches à fendre, à rentrer, les cendres à sortir . . .

Le jeune mari est resté, et ensemble Claire et Omer ont donc veillé auprès de la mère mourante. Et ainsi s'est passé le printemps,

l'été puis l'automne. Avant longtemps on en était encore rendu aux Fêtes: Noël, le Nouvel An . . . Le printemps annonçait encore la vie et un renouveau de toute la nature. Claire et Omer allaient célébrer leur premier anniversaire de mariage.

Et alors Madame Nadeau est morte. Son cancer avait traîné des mois et des mois, mais la fin a semblé route rapide.

Angéline, une soeur de Claire restée pendant ce temps à Concord, a reçu la nouvelle au téléphone. Oui, bien sûr qu'elle se rendrait chez elle pour les funérailles. Tout de suite elle s'en va voir la dame en charge des employés à Saint Paul's School. "Notre mère est morte," dit-elle. "Je veux descendre aux funérailles." La permission est naturellement accordée. Mais à son tour la dame prend le téléphone pour appeler Claire à St-Léon.

Elle lui offre ses condoléances, puis la directrice indique clairement à son ancienne pâtissière qu'elle l'attend de nouveau dans sa cuisine.

– Claire, reviens aussitôt que tu le pourras: j'ai besoin de toi!

– Mais, répond l'autre, j'ai un mari maintenant et des responsabilités d'épouse . . .

– Fais-le venir, lui aussi. On lui donnera un emploi!

Claire est partie la première. Omer, lui, devait d'abord passer par les bureaux de l'émigration à Québec afin de prendre les papiers nécessaires. Mais arrivé là, il a découvert que tout était encore fermé pour l'hiver. En avril, c'est à un autre cent soixante-quinze miles, à Montréal, que se trouvait l'émigration.

Que faire?

– Ah ben, s'est dit Omer, d'abord faut que je téléphone tout de suite à Claire. A m'attend déjà là-bas . . .

Claire, pour sa part, était plus accoutumée aux manières des autorités. Elle était passée assez souvent aux douanes pour s'y connaître; d'ailleurs, il y avait quelques années déjà, elle était devenue citoyenne des Etats-Unis, et elle savait bien que dans ces circonstances on ne peut pas brûler les étapes.

De Concord donc, l'épouse a répondu:

– T'as pas de choix: faut qu'tu montes à Montréal! Vas-y, pi tu viendras me rejoindre.

Justement, à Montréal tout s'est bien réglé. Des bureaux d'émigration, Omer retrouve la gare. Là, chapeau dur sur la tête et violon en main, il remonte en *char*. Bientôt, Omer Marcoux roule vers les centres industriels au sud. Le train passe la frontière, coupe à travers le Vermont et entre dans le New Hampshire par l'ouest. L'arrêt dans la capitale, Concord, ne sera pas longue. Omer s'empresse de descendre. Claire l'attend. Quelle joie de se retrouver enfin!

Malheureusement, les premières expériences du jeune immigré parmi ses nouveaux concitoyens n'ont pas été des meilleures. Ce n'est pas qu'on se montrait rude ou impoli envers lui; Omer se trouvait tout simplement dans l'impossibilité de communiquer avec la plupart des habitants de la ville. "Pas comme dans les chantiers de Jackman," a pu constater Omer. Ici l'anglais lui était essentiel. Avant longtemps, le jeune Québécois n'en pouvait plus. Il voulait rentrer au Canada:

– Claire, dit-il à sa femme, j'connais pas un mot d'anglais. Chu pas pour passer ma vie icitte, t'sais!

Mais la jeune femme savait déjà le gagner:

– Eh bien, voyons un peu. Après tout, moé, j'ai une bonne *job* icitte, j'ai de bons amis . . . On n'est pas pour s'en aller de même. Essaie donc une petite escousse . . . disons, un an.

– Un an!

– Mais oui, c'est pas long, une année. Après, si t'aimes pas ça, on s'en ira. On s'en retournera au Canada.

Les Marcoux se sont donc installés dans l'appartement que leur fournissait l'école St. Paul's, sur la propriété même de l'institution. Après des années de vagabondage, Omer s'établissait maintenant chez lui. Il avait un crochet pour son chapeau dur et une armoire pour son violon. Mais tandis que le chapeau se porterait à tous les jours, le violon resterait longtemps en place; après tout, avec du monde en haut – même si se sont des élèves – on ne se met pas à pratiquer des giges...

chapitre 5

UN DOCTEUR D'ARRIVE

Aimée Jobin allait à la messe tous les matins pendant le Carême. C'était une dévotion qu'elle gardait depuis son enfance. Mais pour la jeune femme il y avait aussi une autre raison bien spéciale et personnelle pour aller prier à l'église Sacré-Coeur pendant la saison de pénitence: elle aurait tellement voulu avoir un enfant . . .

Un bon jour d'avril, Madame Jobin s'est trouvée assez distraite pendant la liturgie matinale. Qui était ce bel homme assis de l'autre côté? Quelqu'un d'important, bien sûr: on le savait tout de suite d'après son habillement. Même piquée de curiosité comme elle l'était, aller lui adresser la parole à la sortie n'était pas chose à faire. Elle s'empressa plutôt de reprendre le chemin chez elle pour aller conter ça à son mari.

– Albert, annonce Madame Jobin en entrant, sais-tu qu'i' a un docteur d'arrivé! C'est un homme ben chic, ben habillé: un beau manteau noir avec un collet de velour et un chapeau dur comme on n'en voit pas . . .

Albert, lui, songe un peu à ce que lui raconte son épouse. Il est d'accord que l'homme doit travailler "en ville," mais il conclut que le nouveau professionnel ressemble plutôt à un avocat.

– Eh bien, reprend Mme Jobin, docteur ou avocat, faut qu'il

soit riche pour avoir un chapeau comme ça!

Son chapeau dur, Omer allait le porter jusqu'en été. Ce n'est qu'un jour de congé, en allant se baigner à *Pleasant Lake* avec Claire, sa belle-soeur Angélique, son beau-frère Edouard et deux ou trois de leurs amis, que le nouvel immigré a remarqué le tapage occasionné par son fameux chapeau dur. Quand tout le monde s'est senti bien dégourdi, Edouard et les garçons se sont mis à rire d'Omer.

– Voulez-vous bien m'dire c'que vous avez, vous autres . . .

– C'est ton chapeau, Omer. Tu sais pas qu'on porte plus ça, icitte? C'est de l'ancienne mode!

– Mais c'est encore la mode au Canada! a répondu Omer un peu offusqué.

Ce n'est que plus tard dans la journée qu'Omer a pu tranquillement aborder la question avec son épouse.

– Cou' donc, Claire, est-ce qu'i' ont raison? Et après un moment d'hésitation: Y'est vrai que j'ai pas vu de chapeau dur depuis mon arrivée . . .

Claire à son tour s'est mise à rire:

– Omer, dit-elle, tu fais mieux mettre autre chose!

Oui, Omer avait beaucoup à apprendre aux Etats-Unis.

C'était 1930; le monde entier était plongé dans une crise économique monumentale. A travers la Nouvelle-Angleterre, les *moulins* de textiles, là où travaillaient des milliers de Franco-Américains, se précipitaient vers leur ruine totale et souvent permanente. Partout, des hommes de famille – immigrés, fils d'immigrés et anciens au pays – bricolaient pour quelques sous, s'ils ne chômaient pas complètement.

Mais pour Omer Marcoux, il y avait, tel qu'on l'avait promis à Claire, une *job*. Ce n'était pas exactement une position de droit ou de

médecine comme l'avait pensé les Jobin, mais qu'importe? "Une job, c'est une job," disait Omer, content de cette réussite. Ce fut d'abord sur la ferme de l'école qu'on a envoyé travailler l'ancien habitant.

La leçon rattachée à cette bonne chance ne se ferait pas tarder. Omer aurait à supporter les critiques de ceux qui ne s'étaient pas fait embaucher.

– Maudit *Frenchman*: parle même pas un mot d'anglais! Y'arrive icitte, pi y'a une job!

Ou bien, de façon beaucoup plus directe:

– *Sacre donc ton camp* au Canada! On n'est pas capable d'avoir de *job*, pi toé, t'arrive icitte nous en prendre une!

Non, Omer ne s'attendait pas à ces critiques. Mais il pouvait comprendre la frustration chez ceux qui lui faisaient les reproches. Et pour cette raison, il essayait de tourner en farce la réponse qu'il leur adressait:

– Ben, vous êtes pas aussi beau que moé, j'suppose!

Mais si Omer Marcoux était entré à St. Paul's School à cause de Claire, son épouse, c'est cependant pour ses propres mérites qu'il a pu y rester vingt-huit années.

Dans l'espace d'une semaine, Omer avait été transféré à l'intérieur, où on l'avait mis en charge du maintien d'une grande salle à dîner. (Dans ce temps-là ce n'était pas comme aujourd'hui: le style cafétéria n'existait pas. Les garçons – car il n'y avait encore à l'époque que des étudiants mâles – prenaient leurs repas dans trois grandes salles.) Mais avant longtemps, Omer avait une autre responsabilité: prendre le stock à tous les mois dans cette cuisine qui nourrissait deux cents élèves.

Si de sa part, l'administration de l'école était contente d'Omer,

lui, il pourrait affirmer un jour: "La meilleure *job* que j'ai eue de ma vie!" Il y resterait vingt-huit ans.

Mais la transition de St-Léon à Concord, du chantier à la cuisine ne s'était pas faite facilement. Il y avait tellement de choses à apprendre . . . Surtout il y avait la langue. A la ferme, on lui avait dit un jour d'aller trouver *a hoe*, on comprend bien une gratte. Et le pauvre Omer qui n'entendait rien à ce jargon d'anglais, cherchait en vain à monter *en haut* . . .

Parmi les employés il y en avait plusieurs qui parlaient le français. Mais l'on insistait que même parmi eux la seule langue à utiliser, c'était l'anglais. Miss Putnam, la directrice, était connue pour sa réprimande concise: "This is America! Will you speak English, please!" répétée à l'occasion d'une conversation subversive qu'elle aurait pu surprendre. Omer venait à peine d'arriver quand elle lui a tombé sur le dos.

Le malheureux: il avait été surpris à parler français avec une dame de la cuisine.

– Speak English, you!

Omer a fait traduire qu'il ne pouvait pas parler anglais.

– Well, learn!

– Donne-moé la chance, maudit! a retorqué le coupable.

Heureusement les paroles sont tombées sur des oreilles qui ne comprenaient rien de ce qu'il disait.

Au cours de ces premières semaines, Omer a aussi appris qu'un concierge à Saint Paul, bien qu'il soit ouvrier qui se salisse les mains tout comme un habitant ou un *timesteur*, devait maintenir une certaine tenue qui n'était pas celle des concessions. Un matin, en arrivant travailler, Omer s'est tout de suite fait remarquer pour son costume incomplet:

– Go home and put on your neck tie!

Ainsi a-t-il appris qu'à St. Paul's, la chemise et la cravate étaient de rigueur – même pour le concierge.

Mais l'école aussi, de sa part, en aurait long à découvrir sur les talents d'Omer Marcoux. Tout gentilement – c'est d'ailleurs la façon de faire d'Omer – on l'apprendrait. Pour le moment son archet et son violon restaient enfouis dans leur boîte, au fond de l'armoire. Après tout, les Marcoux étaient logés sous des élèves. Comment pratiquer avec tout ce monde sur la tête!

Un an s'est passé. Omer commençait à manoeuvrer quelques mots d'anglais par ci, par là. Un jour Claire rappelle à son mari:

– Cou' donc, on est supposé de s'en retourner au Canada, là, ben vite, eh?

– *What?* réplique Omer dans sa meilleure diction. *I'm not going!*



LE SCULPTEUR MALGRE LUI

– Tu passeras chez nous, Aimée, et j'te ferai rencontrer mon mari.

Ce qu'Aimée Jobin ne savait pas en ce moment, c'est que le mari de cette vieille amie, qu'elle n'avait pas vue pour bien au-delà d'un an, c'était ni plus ni moins son "docteur" au chapeau dur!

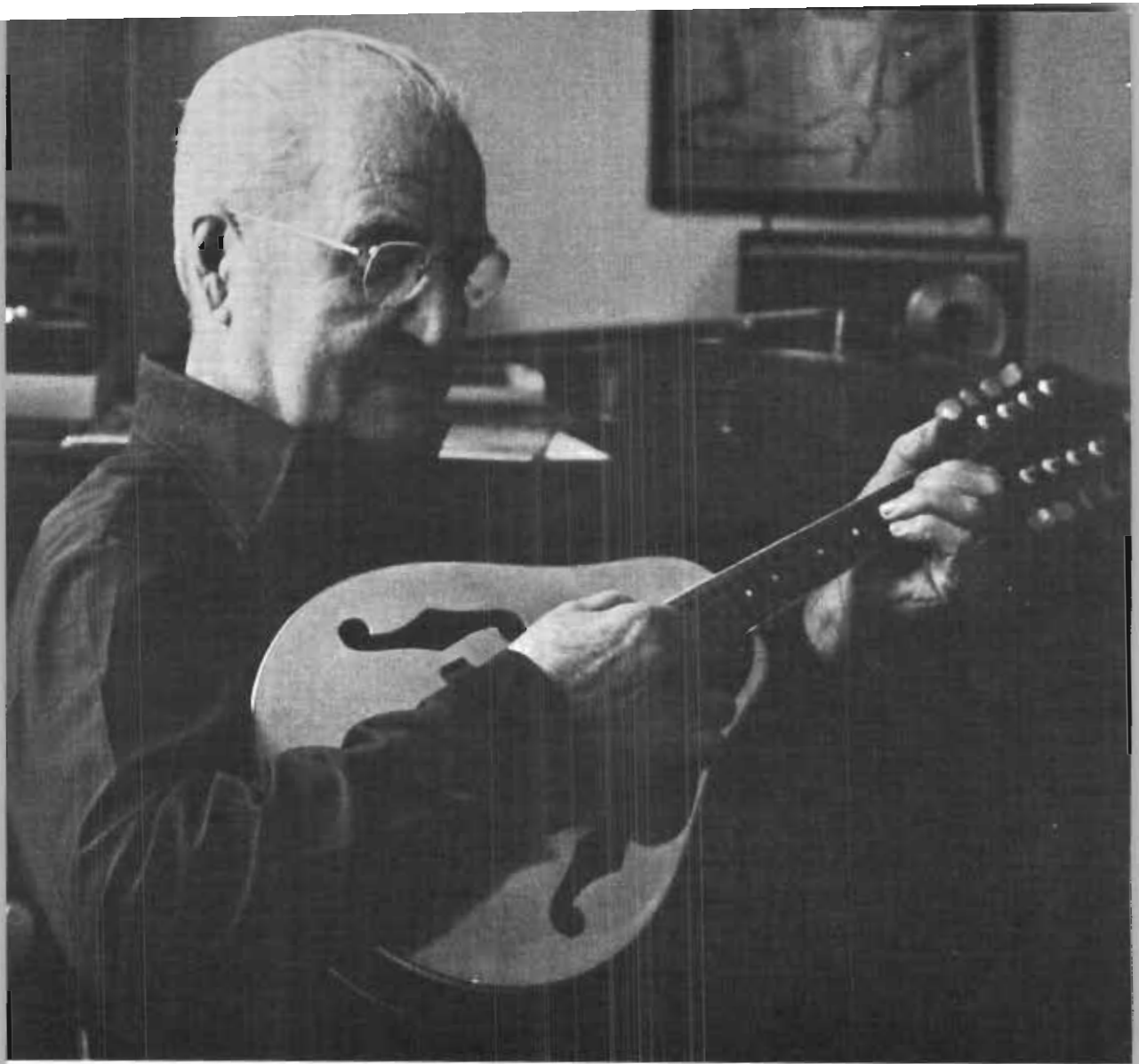
Aimée et Albert, Claire et Omer: les deux couples s'entendraient bien ensemble. Ils seraient désormais inséparables. (Une vingtaine d'années plus tard Omer et Albert, d'ordinaire tous deux en bonne santé, tomberaient malade en même temps et occuperaient la même chambre d'hôpital!) Chaque membre de ce petit groupe d'amis contribuait quelque chose de spécial à l'ensemble. Et c'était Aimée qui, de toute apparence, était la musicienne.

– Comment se fait-il que tu joues du piano? lui demande un jour Omer.

Aimée lui raconte alors comment, lorsqu'elle était petite fille, à chaque samedi ses parents organisaient dans la maison une soirée de musique et de danse.

– Mais c'est tout à fait comme à St-Léon! s'exclame Omer.

Et cependant, tandis que lui, il avait appris à jouer de son ins-



trument auprès de son père, la jeune fille avait dû chercher des leçons en dehors de la famille. M. Laflamme, son père, était bien *calleur* de danses, mais le piano . . . ? Il n'en savait rien.

– Ah, mais ça, par exemple, avaient répondu les parents, quand on a dix frères et soeurs, on ne se permet pas un tel luxe!

– Alors comment as-tu appris? poursuit Omer.

– Eh bien, j'avais une tante assez généreuse qui m'a payé la première année, explique Aimée. Et c'est une religieuse de l'école Sacré-Coeur qui a été ma première maîtresse. Elle aimait le classique. Ensuite, quand j'suis allée travailler, j'ai pu garder assez d'argent pour étudier le piano encore deux ans.

Mais justement, "étudier le piano" dans ce temps-là signifiait se mettre à l'école des classiques. Et même si Aimée Jobin continuait à préférer la musique traditionnelle de chez elle aux grands compositeurs, le folklore n'était pas encore à la mode chez les professeurs de piano. Omer voulait donc savoir comment Aimée avait appris à accompagner un violoneux.

– C'est que mon frère, le vétéran, a commencé à jouer du violon après que je m'suis mis au piano: il a voulu alors que je l'accompagne. Mais comme il ne connaissait pas la musique, moi, j'pouvais lui dire, "T'as pas la bonne note là, mon frère!" Après ça, j'ai joué avec mon oncle Joe.

Si, de sa part, Omer garderait pendant de longs mois le secret de son propre talent musical, le mot se répandrait un jour. Entre temps Omer allait développer un autre talent apparenté: réparer les instruments à cordes. Déjà depuis longtemps, Omer s'intéressait à la manière qu'était fait et que fonctionnait son violon. Puis à Concord, en 1931, il avait fait la connaissance de René Champagne, un luthier, c'est-à-dire celui qui fabrique des instruments à cordes. M. Champagne faisait des violons, et il invita Omer à observer sa technique.

Pas longtemps après, Omer a rencontré un autre luthier de grande renommée dans la région, un artiste qui avait joué du violon toute sa vie, Ned Quinn. Le mot s'était déjà donné parmi les amateurs de violon de sorte que Quinn connaissait déjà Omer de réputation, et c'est lui qui aborde le sujet:

– C'est toé qui es intéressé dans les violons?

– Oui, répond Omer. Mais se sachant en présence d'un maître, il ajoute tout de suite: J'sus ben intéressé, mais j'connais rien là-dedans encore!

Alors le luthier fait cette invitation:

– Viens donc, j'vas t'aider. Tu vois, dit-il, moé, j't'un vieux. J'peux partir n'importe quel temps. Mais y'a personne pour me remplacer, personne qui sait réparer les violons à Concord.

C'était donc le souhait d'un vieillard qui ne veut pas voir enterer avec lui des connaissances valables. Il relance donc l'invitation:

– J'vas t'aider, Omer . . .

L'hésitation et la gêne du concierge ont rapidement cédé devant son désir d'apprendre. Le marché fut donc conclu, et Omer s'est rendu pour la première fois chez son nouveau précepteur. L'atelier se trouvait chez lui, presque au centre-ville, une petite maison rouge sur l'emplacement actuel du bureau de poste. Ned Quinn avait trouvé un apprenti qui perpétuerait ses connaissances et ses techniques; et Omer, lui, réalisait un vif désir d'apprendre.

Après quelque temps l'élève était prêt à se lancer dans le métier. Il ne lui manquait qu'une chose: des instruments à réparer. Un jour les gens accourraient en grand nombre chez lui pour faire faire des réparations, mais à l'époque il était encore inconnu. C'est alors qu'Omer est tombé sur une vraie aubaine: une grande boîte pleine de vieux instruments à cordes – à très bon marché.



Il achète donc l'ensemble et rentre tout content à la maison. Claire arrive le soir et trouve *un tas de déchets* en plein centre de son salon!

Aujourd'hui, si elle vivait encore, la pauvre épouse trouverait encore des morceaux de vieux instruments chez elle. Mais du moins seraient-ils installés dans la cave plutôt qu'au salon. Elle pourrait raconter cependant qu'à sa grande surprise les parties éparses ont toujours servi: une crosse ici, des cordes et un dos pris de deux autres instruments et voilà un violon tout neuf! Omer avait appris à tirer du nouveau de l'ancien.

Et cependant, il ne jouait pas encore — du moins pas pour les soirées. Mais comme pour les meilleurs secrets, celui-ci était déjà connu. Ne manquait pour le rendre bien publique qu'une bonne occasion. Et elle ne tarderait pas.

Un jour à St. Paul's, on avait prévu la visite d'un artiste qui donnerait aux élèves un concert de musique classique. Mais à la dernière heure le soliste a dû s'excuser. Que faire? C'est alors que quelqu'un eut une idée géniale: savait-on que le concierge Omer Marcoux (celui qui s'occupait de la cuisine) était aussi violoneux? "Il joue de la musique traditionnelle," a-t-on rapporté. Pourquoi ne pas lui demander?

Et pour Omer la question était renversée: pourquoi ne pas accepter? Voilà donc qu'après son long silence, l'instrument d'Omer Marcoux a retrouvé sa voix. On rapporte que le concert fut un grand succès.

Ce fut aussi le lancement d'une nouvelle carrière, heureuse, riche en expériences et certainement longue puisqu'elle dure encore aujourd'hui, cinquante ans plus tard.

A l'époque, vers 1933, il s'organisait à Concord un groupe qui s'appelait le *New Hampshire Festival*. Sous la direction du violoniste franco-américain, Arthur Michel, l'orchestre s'est mis à jouer ici et là dans la région. Ils étaient assez nombreux, ces musiciens – environ une trentaine – qui en outre le piano se spécialisaient dans les instruments à cordes: la guitare, le banjo et bien sûr, le violon. Le Père Michel, comme on l'appelait par révérence pour ses nombreuses années, jouait à la note; mais il savait aussi apprécier le violoneux traditionnel. C'est ainsi qu'Omer a été invité à se joindre lui aussi au *New Hampshire Festival*. Le groupe voyageait dans toute la région; et en plus des heures qu'on passait à jouer, les membres devaient en consacrer d'autres, bien sûr, à la répétition. Mais quand il s'agissait du violon la tâche lui semblait toujours légère.

Et cependant fallait-il bien aussi gagner son pain quotidien. A St. Paul's School la journée de travail du concierge s'étendait jusque dans la soirée, après le départ des élèves. C'était le seul temps qu'on avait à nettoyer pour le lendemain, horaire qui rappelait à Omer ses travaux auprès des chevaux en chantier. Mais cette journée étendue avait aussi ses compensations: après le repas du midi, il disposait de quelque temps libre. Et cependant, ce qui aurait pu être pour un homme moins actif une aubaine de repos, tombait lourdement sur les épaules d'Omer. Quoi faire pendant ce temps "perdu"? s'interrogeait l'ouvrier.

C'est une amie, une femme qui avait la responsabilité de toute une cuisine, qui lui fait un jour une suggestion. C'était, selon elle, une idée qui s'accommoderait parfaitement à son collègue. Omer avait hâte d'entendre ça.

– Pourquoi ne ferais-tu pas du sculptage?

Quelle question! Elle ne méritait une réponse qu'étant donnée

l'amitié entre son auteur et Omer. Belle fait certainement des farces, se dit-il. Et tout fort:

– Parce que je n'connais rien du tout là-dedans!

Mais Belle Richardson parlait sérieusement:

– Je *sais* que tu es capable de sculpter.

Omer était dans la trentaine. Il pensait bien savoir ce qu'il pouvait faire et ce qu'il ne pouvait pas – et le sculptage ne faisait certainement pas partie de son répertoire de talents. Et cependant, s'interroge Omer, Mme Richardson, c'est une femme de bon jugement: pourquoi est-ce qu'elle s'est fait cette idée-là? Curieux alors, et de façon moins catégorique cette fois, Omer reprend:

– Oh, oui? Qu'est-ce qui vous fait dire ça? J'suis pas menuisier seulement, j'n'connais pas le bois . . .

– Ah, Omer, tu ne comprends pas? C'est à cause que tu joues de la musique, du violon! T'aimes la musique, résume la dame; alors la musique et le sculptage en bois, ça va ensemble!

Omer trouve cette logique un peu fort.

– Vous n'êtes pas malade, en tout cas? réplique-t-il avec son sourire coutumier.

A la taquinerie d'Omer, Mme Richardson n'est pas froissée: elle le connaît. La conversation se termine ainsi, mais le dernier mot de la dame suggère que la lutte continuera:

– On va voir . . .

Les jours continuaient à se passer comme d'habitude. Omer, pas plus content qu'hier de toutes ces heures perdues, recevait la visite occasionnelle de Mme Richardson, qui revenait toujours au même sujet.

– As-tu commencé à sculpter encore?

— Mais voyons, murmurait Omer, ça commence à être fatigant, cette histoire-là!

Un jour, il n'en pouvait plus. Elle m'a bien assez tourmenté, dit-il. J'm'achète un canif, rien que pour lui prouver qu'elle ne sait pas ce qu'elle dit! Il se rend donc en ville, à la quincaillerie Thompson and Hoague pour s'acheter un couteau de poche. Armé alors de l'outil qui ferait preuve de son manque de talent, Omer s'en va voir Mme Richardson.

— Voilà! lance-t-il. Vous allez maintenant me laisser tranquille!

— Bon, répond la dame comme si elle n'avait rien entendu. Maintenant fais-moi un chien.

Un chien? Là Omer savait qu'elle déraisonnait. Il connaissait certainement les chevaux; il avait travaillé avec les boeufs; il savait quelque chose des autres animaux de la ferme. Mais le chien? Ce n'avait jamais été sa bête préférée. Que faire? Eh bien, puisqu'Omer était entré dans le jeu jusqu'à ce point, il lui fallait bien en finir selon les règles de l'impérieuse Mme Richardson.

Avant de sculpter, il lui fallait des idées. Omer s'est donc mis à regarder autour de lui. Première observation: des chiens, il y en avait en masse! Ils étaient de toutes les espèces et de toutes apparences, petits, grands, maigres, gras, sympathiques, féroces . . . Les modèles ne manqueraient pas; il ne restait donc qu'à choisir une première victime.

Le sort tomba sur un chien policier. Mais Omer ne pouvait pas se mettre à le sculpter là, dans la rue. Comment faire pour se souvenir dans l'atelier de ce qu'il avait constaté dehors? Il en ferait une petite esquisse sur papier. Omer avait toujours aimé dessiner un peu — il l'avait presque oublié; il s'est donc mis à l'oeuvre.

Les résultats n'ont pas tardé: un petit chien policier qui en avait

l'air! Mais, se dit Omer c'était pas pire, ce petit travail. J'essaie encore. La deuxième fois il fait un cocker. Au troisième essaie, un briquet. Mais avec toutes les espèces dans le monde entier, je pourrais passer de longs mois, des années même, sans jamais répéter le même modèle! observe Omer. Une carrière se dessinait. L'homme aux nombreux talents était encore "accroché": il avait découvert un autre domaine dans lequel il se trouvait non seulement à l'aise mais qui l'attirait singulièrement. Maintenant ses heures d'après-midi ne suffisaient plus. Quant à Mme Richardson, elle n'avait pas à savourer sa victoire en paroles; c'était entendu entre elle et Omer que la dame avait bien eu raison.

Bientôt le sculptage se déversait au-delà de l'après-midi. Omer se trouvait à observer les chiens partout où il allait, et son oeil était constamment en vigilance pour du bon matériel brut. Ainsi il est tombé sur son meilleur stock: c'était un soir, après souper, qu'Omer balayait la boutique où les jeunes gens apprenaient la menuiserie. Mais tous ces beaux, petits morceaux de bois, iraient-ils à la poubelle? Quelle perte! Bientôt récupérés, les bouts de noyer, de gommier, d'acajou même se destinaient à une nouvelle existence, une vie de chien!

Quand Omer eut en main quatre ou cinq petites statues, on lui a suggéré qu'il appelle un magasin qui pourrait les mettre en étalage. Qui sait, ça pourrait peut-être même se vendre! La boutique en question recevait en dépôt les oeuvres de nombreux artistes, membres de la jeune société qui en faisait la gérance. Omer téléphone donc la *New Hampshire League of Arts and Crafts* sur la rue Main.

— Emmène-les-nous, répond une certaine Madame Coolidge. On va voir si ça se vend.

Si ça se vend! Les pains chauds eux-mêmes ne disparaissent pas aussi vite. Alors la dame, qui se trouvait ni plus ni moins la fondatrice de la Ligue, enchantée de ce succès inattendu, rapporte la nouvelle à Omer, avec la consigne bien claire:

– Fais-en, des chiens!

Ce fut un autre de ces conseils dans la vie d'Omer Marcoux qui méritaient être suivis. Le sculpteur novice s'est donc remis à l'oeuvre. Avec la pratique, il perfectionnait son style et il faisait des découvertes de techniques. La couleur originale du bois, par exemple, servait à dépeindre de façon toute naturelle telle race de chien: l'acajou pour un chien d'arrêt irlandais, le gommier pour un cocker brun. Il les faisait en statuettes d'abord; mais bientôt les chiens d'Omer Marcoux seraient aussi réalisés en grandeur naturelle. Et pour mieux accommoder le client d'occasion, l'artiste s'appliquerait aussi aux miniatures.

Avec le temps, Omer créait en bois cent vingt-cinq races de chiens. Et pendant quelques quarante-quatre ans – jusqu'à ce que, en 1977, le docteur le persuade à arrêter sous peine de perdre la vue – il sculpterait le chiffre phénoménal d'environ trois cents chiens par année! Mais notre histoire prend de l'avance.



DES BOEUFs POUR LE PRESIDENT

Revenons aux toutes premières années à Concord. Même si Omer remportait déjà un succès assez considérable avec le public, le plus qu'il sculptait, le plus qu'il réalisait ses déficiences comme sculpteur. Si seulement il pouvait se placer en apprentissage auprès d'un maître: comme violoneux il avait eu son père; pour les réparations d'instruments à cordes, il travaillait auprès de Ned Quinn; mais pour le sculptage, personne.

L'occasion désirée, Omer l'aurait bientôt. Un jour Mme Coolidge remarque dans le journal l'arrivée d'un maître sculpteur anglais, un nommé Edgar Keen, qui avait reçu du gouvernement fédéral un octroi pour venir aux Etats-Unis. Il y enseignerait la sculpture en bois. M. Keen, sa femme et ses enfants, disait le reportage, s'étaient établis tout près de Concord, dans le village de Warner. La dame prend tout de suite le téléphone et appelle ce M. Keen.

— Je vous invite à donner des leçons chez nous, au *New Hampshire League of Arts and Crafts*: vous aurez certainement des élèves. Et de fait j'ai ici un monsieur qui apprendrait très bien à vos côtés.

Edgar Keen fut tellement impressionné par la description que fit Mme Coolidge d'Omer Marcoux et de son travail, qu'il a décidé de passer lui-même par l'appartement du concierge sur le campus de l'école. Omer, qui parlait toujours un anglais hésitant, a dû s'entretenir

avec le sculpteur par l'intermédiaire de Claire.

La traduction des paroles de Keen tombaient sur les oreilles incrédules du novice.

— Tu vas venir à mon école . . . D'abord on va t'acheter des outils, c'est la première chose à faire . . . Je vais te montrer à les affiler, travail le plus important du sculpteur . . . Et enfin, l'essentiel: Tu vas sculpter auprès de moi.

Ce fut conclut sur le champ.

Pendant cinq hivers donc, Omer est devenu apprenti auprès de Ed Keen. Les couteaux ont d'abord été commandés, et—l'on pouvait s'en douter—ils portaient la devise *Made in England*. "Affilés comme des rasoirs," disait Omer des cent vingt-cinq lames, faits du fameux acier de Sheffield. Et c'est dans cette même condition qu'il a appris à les maintenir.

Les techniques acquises auprès du maître exigeaient de la discipline. Mais à force d'efforts, Omer pourrait affirmer un jour avec fierté: "Vous voyez cette surface, comme elle est lisse? C'est tout fait au ciseau: aucun papier sablé là-dessus." Et pour compléter le travail aucune teinture sur le bois (on n'aurait même pas songé à le peindre): seulement une huile frottée à la main pour protéger la surface.

Est-ce qu'Omer aimait redevenir élève? En réponse à la question, l'apprenti disait, "C'est plaisant quand on a quelqu'un qui enseigne et quand y'a aussi quelqu'un qui comprend et qui essaie de son mieux." C'est de toutes ses forces qu'Omer s'appliquait à l'apprentissage; il aimait la sculpture.

La deuxième année, Ed propose à son élève de participer à une exposition:

— Tu vas venir avec moi à Laconia.

Dans une parole qui en rappelait une autre prononcée au notaire de St-Léon bien des années avant, Omer répond :

– Ah non! j'monte pas là!

Laconia n'était pas loin: une trentaine de miles au nord. Pourquoi Omer ne voulait-il pas accepter? Parce qu'il était encore apprenti? Non pas. Parce qu'il était gêné? Depuis quand! Et cependant, oui, la raison s'apparentait à la gêne. Dit-il à Ed :

– J'parle pas anglais!

Comme de raison, ce petit embarras n'a pas détourné Omer. Ils étaient là ensemble le lundi matin pour l'ouverture. Avec lui, Omer avait apporté tous les chiens terminés et disponibles: cent vingt-cinq. Encore une fois, à la foire comme à Concord, les clients ne manquaient pas. Par-dessus le marché, Omer allait apprendre quelques mots d'anglais.

Tout au long du jour, les artistes continuaient leur travail devant les visiteurs. Et leur démonstration pouvait être interrompue par des gens qui voulaient poser des questions.

Ainsi demande-t-on une fois à Omer si un chien de la Terre-Neuve avait des *web paws*.

– Qu'est-ce que des *web paws*? interroge à son tour le sculpteur.

– Vous ne connaissez pas ça? demande la personne étonnée qui pensait s'adresser à un expert en matière de chiens.

– No. I don't speak English, répond franchement Omer.

Alors, à la longue, la personne explique l'expression.

– Ah! conclut l'artiste, vous voulez dire un chien qui a de la peau entre les argots comme un canard, pour nager!

Une autre fois, c'est une dame qui veut savoir si un *springer*

spaniel c'est un *retriever*. Omer est perdu.

– I don't know, admet-il dans un anglais hésitant.

– Oh, you don't speak English, do you?

– No.

Alors la dame tâche de lui faire comprendre.

– *A retriever: you go hunting, a lake, a river; you shoot ducks; the duck comes down; your dog goes . . . retrieves . . .*

Et ainsi, malgré tout, la communication se faisait. Omer apprenait à l'école de la vie ce que son travail tard le soir à Saint Paul ne lui permettait pas d'étudier dans la salle de classe.

Mercredi soir, il ne restait plus à Omer Marcoux un seul chien. Tout s'était vendu. Le maître, dont plusieurs pièces n'avaient pas encore été vendues, était fier de son élève.

– Tu vois bien, dit Keen, tu es plus chanceux que nous autres!

Bien que spécialiste en chiens, Omer ne se limitait pas à ce modèle. Il s'essayait de temps à autre avec un buste, une statue de la Sainte Vierge ou encore quelque sujet tiré de son expérience de jeunesse, soit comme fermier, soit comme *timesteur*. Une paire de boeufs, par exemple. Et c'est justement ce type de sculpture qui allait devenir la plus fameuse pièce d'Omer.

C'était en 1937. La *New Hampshire League of Arts and Crafts* allait participer à une exposition nationale des arts et de l'artisanat dans la capitale elle-même, à Washington, D. C. Organisée sous la direction du Smithsonian Institution, cette *Rural Arts Exhibition* attirerait des gens de partout. Heureusement que pour y exposer des pièces il n'était pas nécessaire d'assister soi-même; dans le New Hampshire, par exemple, il suffisait d'appartenir à la *League* pour qu'on inclue des échantillons de votre travail dans l'exposition.

– Envoies-tu quelque chose, Omer? on demande au sculpteur.

– J'n'y pensais pas. Puis à la réflexion il reprend: Mais j'ai toujours une trentaine de chiens de prêts—et puis y'a une paire de boeufs avec une slée. Tiens, j'envoie ça. Tedben qu'i' les vendront, tedben qu'i' les vendront pas. En tout cas, tout est assuré en cas de perte. J'n'ai rien à perdre.

Alors les objets partent. Une, deux semaines, et Omer n'a aucune nouvelle de Washington. Un soir, le téléphone sonne. C'est Blanche, une soeur, qui appelle du Québec:

– T'es fameux, Omer!

– Que c'est que tu veux dire?

– Tu l'sais pas? Mais t'as vendu une paire de boeufs au Président Roosevelt!

– Comment as-tu appris ça?

– C'était dans le journal ce soir.

On s'imagine la surprise d'Omer. La nouvelle s'était répandue au Canada avant d'arriver à Concord. Mais justement, quelques jours plus tard, le *Concord Monitor* rapportait lui aussi toute l'histoire. Oui, Omer Marcoux était soudain une célébrité!

Et ses boeufs, il les reverrait bientôt, mais de loin pour ainsi dire. Tandis que la Dépression s'éternisait et que le monde se précipitait vers une deuxième guerre, le Président des Etats-Unis figurait souvent dans les films d'actualités projetés au cinéma. (Il n'existait pas encore de télévision, ni par conséquent d'actualités quotidiennes comme nous les connaissons aujourd'hui.) Le Président, on le voyait toujours assis, souvent à son bureau; et parfois la caméra laissait entrevoir une pièce sculptée qui reposait sur son pupitre: les boeufs et la slée d'un artiste franco-américain inconnu . . .

Eh bien, inconnu peut-être pour les milliers de spectateurs à travers le monde, mais ni oublié à St-Léon, ni surtout ignoré à Concord où la popularité du sculpteur s'accélérait au point qu'un jour Omer rapporterait plus d'argent comme sculpteur qu'en se livrant à la tâche quotidienne comme concierge. Mais pourquoi la nouvelle s'était-elle d'abord répandue au Québec? Pensait-on d'abord à Omer comme Canadien? C'était se méprendre à son sujet.

Depuis la décision annoncée si catégoriquement à son épouse vers la fin de leur première année aux Etats-Unis, il était clair qu'Omer aimait ce pays d'adoption et qu'il en ferait désormais toujours partie. "J'ai toujours aimé les Etats-Unis!" déclarerait-il cinquante ans après son arrivée. On comprend donc qu'Omer ait voulu devenir citoyen américain aussitôt que possible.

Le procédé était assez simple, mais la période d'attente durait sept ans. D'abord fallait-il attendre cinq ans avant d'enregistrer une requête de naturalisation, ce qu'on appelait "les premiers papiers." Cela, Omer l'a fait tout de suite en 1935. Il s'est alors mis à étudier la Constitution, le gouvernement et l'histoire des Etats-Unis afin de préparer l'examen requis. Il aurait encore un autre deux ans d'attente avant de pouvoir devenir citoyen – mais il fallait d'abord passer cet examen.

En visite à St-Léon, Omer a fait part à sa famille des plans qu'il avait de changer sa citoyenneté. Son père fut alarmé de la décision.

– Omer, objecta-t-il, as-tu réalisé que si la guerre prenait entre les Etats-Unis et le Canada, tu viendrais icitte, pi tu tuerais tes frères!

Voilà une situation possible quand même . . .

– C'est vrai, ça, répond Omer.

Il comprenait bien le conflit possible. Il réalisait aussi que renoncer à son pays, ce n'était pas une chose facile à faire: il y avait lon-



Sur une vieille photo, quelques échantillons des sculptures d'Omer. Parmi les chiens, on note «une paire de boeufs avec une slée» semblables à celles achetées par le Président Roosevelt.

guement pensé. Mais Omer savait ce qu'il voulait, et ses plans étaient de rester dans ce nouveau pays.

– Moé, j'aime ça par là. C'est mon chez-nous asteure!

Et le dernier mot:

– Pi j'vas rester là étou!

Arrive le moment de se présenter devant la cour pour passer son examen: le boss d'Omer lui demande s'il est prêt à subir l'épreuve.

– Eh bien, j'parle pas l'anglais . . .

(Comprenons qu'après tout ce temps Omer avait certainement appris à communiquer avec les gens de la région. Mais quand un perfectionniste dit qu'il "ne peut pas," ça veut dire qu'il n'est pas à la hauteur de la tâche, selon les critères qu'il s'est proposés.)

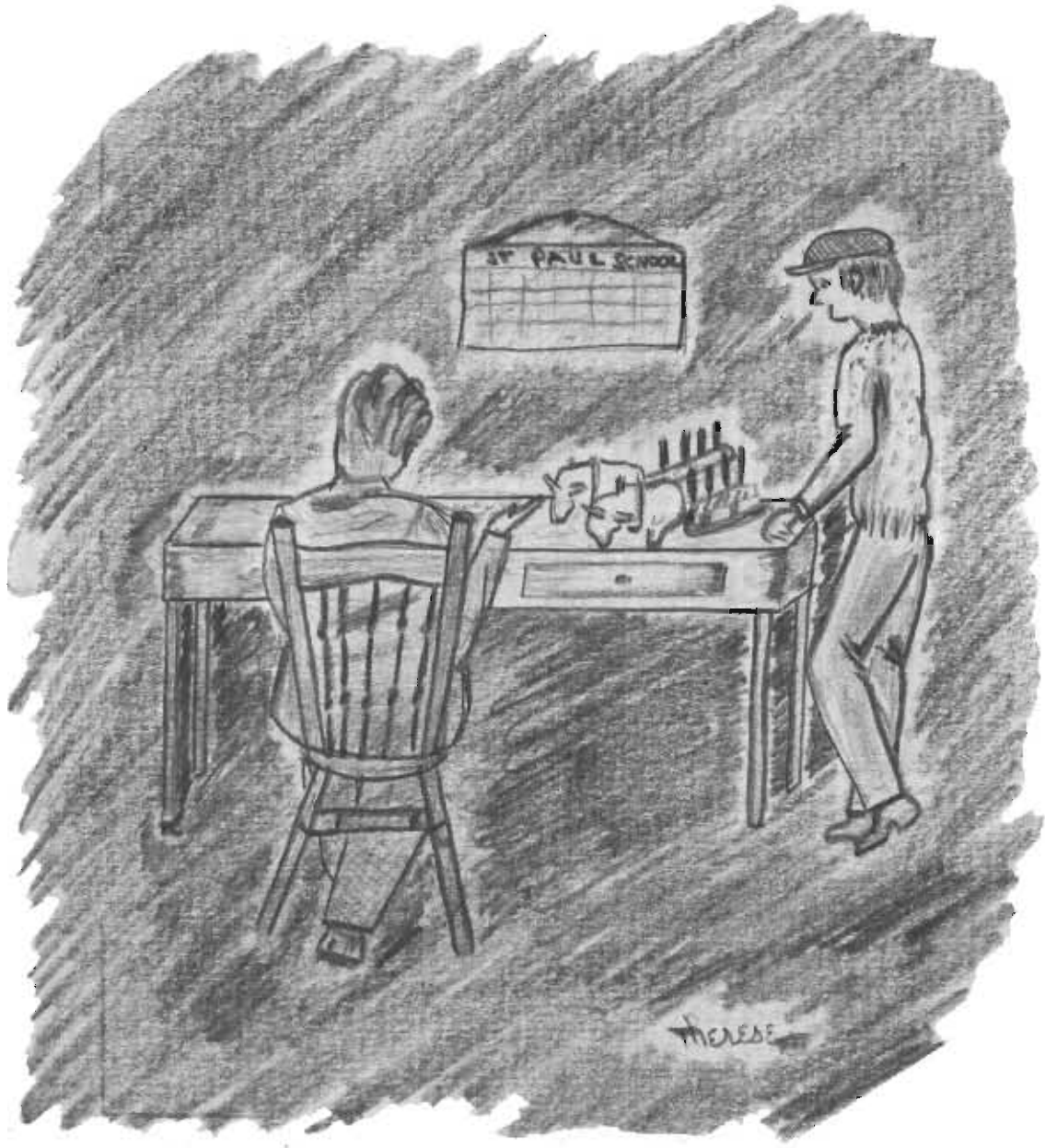
– Ne t'en fais pas: tu parles, répond le contremaître. Puis il ajoute: Tu vas venir avec moi, Omer. Tu vas passer!

Omer savait bien que même si Albert avait facilement réussi à passer, ce n'était pas le cas pour tout le monde. Le beau-frère d'Aimée, par exemple, avait échoué la première fois parce qu'il ne savait pas lire l'anglais. En réalité, cette lecture, tout comme l'écriture d'ailleurs, n'étaient pas requises par la loi de 1906, qui régissait encore à cette époque la naturalisation. Ce n'est que bien plus tard, en 1950, qu'on exigeait ces qualifications. Et cependant certaines autorités interprétaient la loi de façon plus stricte que nécessaire, et ils imposaient leur conception en cour. Ainsi le beau-frère avait-il échoué, et Omer craignait faire de même.

Mais M. Walker avait bien dit qu'il réussirait à l'examen. Arrivés devant le juge, c'est Walker qui prend la parole:

– Donnez-lui ses papiers, celui-là, dit-il. Ça fait sept ans qu'il est avec nous, et puis c'est un bon gars!

Omer Marcoux fut donc invité à porter serment de fidélité envers son pays d'adoption. La décade s'achevait, et l'ancien *timesteur* était bien établi aux États-Unis.



ST. PAUL SCHOOL

THESE

MA GRAND-MERE EN A UN COMME ÇA

– Qu'est-ce que vous allez l'appeler? demandent ensemble Claire et Omer en se penchant sur le berceau du nouveau-né.

– Edwina, répond Aimée.

Après dix ans, ses prières avaient été exaucées. Les Jobin avaient une petite fille.

Mais Claire et Omer, eux, demeuraient sans enfants. La petite Edwina se trouverait donc comme entourée de deux paires de parents. Les Marcoux aussi la choyaient comme la leur. Et cependant, elle n'était pas à *eux* . . .

Depuis quelque temps, Claire et Omer songeaient à l'adoption d'un enfant. Ils étaient presque décidés de devenir ainsi des parents adoptifs quand ils ont reçu une lettre bien triste du Québec. Un frère de Claire était mort, laissant derrière lui en plus de son épouse plusieurs orphelins. Le Ciel offrait donc au couple une famille toute faite à laquelle venir en aide. Quoique ces neveux et nièces soient restés au Canada avec leur mère, c'est leur oncle et leur tante de Concord qui contribueraient pendant des années à leur maintien.

Au début des années '40, le Père Michel est décédé. C'était pendant la Guerre; les jeunes gens étaient partis se battre; le nombre de soirées et de fêtes s'était de beaucoup réduit. La dissolution du *New*

Hampshire Festival a donc suivi de près la mort de son fondateur. Désormais Omer ne participerait plus à un orchestre; il jouerait encore de temps à autre, mais toujours comme soliste, soit accompagné d'un piano. D'ailleurs il préférerait un accompagnement: "La musique à danser va mieux comme ça," disait-il. Un soir chez les Couture, Aimée Jobin jouait du piano pour accompagner son frère. C'était ensuite le tour d'Omer Marcoux; il est monté, et Aimée est restée au piano.

C'était la première fois qu'ils jouaient ensemble. Chacun a apprécié le style de l'autre, et ils se sont donnés le mot que dorénavant ils feraient équipe.

Mais Claire, elle, n'aimait pas tellement la musique. Et franchement elle n'avait pas été triste quand le *Festival* s'était dissous: Omer ne partirait plus le soir et les fins de semaine; ils auraient plus de temps ensemble et avec leurs amis mutuels, pour jaser et pour jouer aux cartes—Claire était folle des cartes.

Mais maintenant qu'Omer commençait à jouer avec Aimée, ç'allait recommencer: les veillées seule, l'absence d'un partenaire pour le *bid whist* . . . Malgré tout, Omer et Claire ont pu résoudre leur dilemme. Claire accompagnerait son mari dans les soirées; tandis qu'il jouerait du violon, elle danserait! Elle n'était pas des plus ferrées sur la danse, mais c'était mieux que de rester à la maison. Et Omer pour sa part, se ferait un devoir de jouer aux cartes à chaque fois que Claire organisait une partie!

On ne pouvait pas s'empêcher cependant de remarquer les différences de tempérament entre les deux époux. C'était à se demander comment ils pouvaient s'accorder ensemble! Tandis qu'Omer aimait la musique, le violon, la danse, les soirées, la gaieté



et le plaisir, Claire préférait la tranquillité, un atmosphère de silence et de réflexion—et les cartes. C'est elle qui avait la tête pour les affaires, sachant bien tenir les comptes et sagement placer les petites économies que faisait le couple. Omer disait toujours de sa femme: "Est ben plus smatte que moé!" Plus tard elle s'amuserait même à faire des profits sur le marché financier.

Depuis quelque temps, Claire et Omer s'étaient décidés de trouver un appartement ailleurs que sur le campus. Ils y étaient demeurés quatorze ans; et tout bon qu'ait été l'administration de l'école envers eux pendant toutes ces années, les Marcoux désiraient enfin se sentir chez eux. D'ailleurs l'appartement à Saint Paul ne permettait pas—on le sait—les répétitions de violon, et il ne suffisait pas non plus pour qu'Omer y installe une boutique de sculpteur. Et ainsi quand ils ont trouvé un loyer qui leur plaisait sur la rue High, ils ont déménagé.

Omer aurait voulu maintenant que son épouse cesse de travailler. Lui avec sa *job* ordinaire, supplémentée par son travail comme sculpteur et comme réparateur d'instruments, il était certain pouvoir suffire aux besoins de la famille. "Quand on aura une maison, Omer," répondait Claire.

Cinq ans après ce premier déménagement, les Marcoux ont réalisé leur grand rêve: l'achat d'une maison à eux. C'était une vieille demeure à deux étages, solide, mais qui avait grand besoin de réparations et, surtout, de nettoyage. Elle était dans le bout de l'hôpital, un quartier tranquille qui, à l'époque, se trouvait presque en campagne. "Ça promet," disait Omer. "Un peu de travail et tout sera en ordre." Mais ce qu'il appréciait surtout, lui, c'était la grande cave où il s'imaginait déjà la boutique qu'il construirait.

L'été, Omer n'avait pas à nettoyer les salles le soir. Il pouvait donc concentrer sur l'aménagement de son nouveau foyer. Il rentrait chez lui et soupaît tout de suite à cinq heures et demie. Ensuite, Claire et lui se rendaient sur la rue Pleasant, à leur "nouvelle" maison. Le travail durait jusqu'à minuit: laver les plafonds, réparer les *châssis*, peindre ou tapisser les murs... Ce fut le régime pour quelques semaines. A l'école, c'était aussi la grosse ouvrage des vacances, surtout des plafonds à laver. Omer devenait fatigué, mais le travail en vaudrait bientôt la peine; Claire et lui seraient sous peu bien installés. Enfin tout était prêt. Le déménagement se ferait le lendemain.

Edouard, le beau-frère d'Omer, c'était un gros homme, capable de porter jusqu'au deuxième étage les meubles de chambre. Omer et lui travaillaient ensemble. Tout allait bien, on montait tranquillement quand tout à coup Edouard lâche son bout.

—Edouard, arrête! crie Omer. Reprends ça tout de suite! J'suis étourdi... mon coeur...

Transporté d'urgence à l'hôpital, ce n'est bien heureusement pas une crise cardiaque que les médecins ont découverte chez Omer. Il n'y avait qu'un froissement de muscle, mais de beaucoup plus importante fut l'autre découverte occasionnée par cette examination: Omer, victime de surmenage, avait une anémie assez sérieuse.

—Il faut te soigner, que tu refasses tes forces, dit le médecin.

Un lit de malade? Tragédie! Mais—grande surprise—voilà Albert Jobin rendu lui aussi à l'hôpital. On mit les copains dans la même chambre, et trois semaines plus tard l'expérience serait passée dans les annales! C'étaient bien deux farceurs ensemble.

Mais Claire, elle, était donc déménagée sans son mari dans la grande maison sur la Pleasant. "Eh bien," disait-elle philosophique-

ment, “à notre âge on ne sait jamais . . . Il faut bien que je m'accoutume à rester seule.”

Trois semaines tout de même, ce n'est pas long dans toute une vie. Bientôt Omer s'était rétabli et, avec la recommandation de ne pas trop se dépenser, le médecin l'a renvoyé chez lui. Tout doucement Omer aurait maintenant son atelier; il s'y installerait avec fierté. Mais il sculptait encore aussi à Saint Paul pendant ses moments libres. Parfois un élève ou l'autre passait dans la salle du concierge, parler un peu et admirer la dernière statue.

Des enfants tristes et pleins de nostalgie, Omer en avait vu depuis ses années à Saint Paul—surtout à la rentrée. Même si, dans ce temps-là, ces élèves étaient surtout fils de millionnaires, ils étaient toujours pensionnaires, loin de chez eux et de leurs familles. Leurs sentiments n'étaient pas tellement différents de ceux d'un jeune habitant dans un chantier lointain . . . Omer savait le bon mot pour consoler un peu, pour encourager: “Ça va se passer . . . ”

Un jour, c'est un petit bonhomme particulièrement triste qui s'en vient le voir. Il pleure à chaudes larmes.

—Que c'est qu' t'as, jeune homme? demande tranquillement Omer.

Avec un peu de temps et beaucoup de patience, l'histoire s'est enfin déversée: les parents venaient de se divorcer.

—Ah! reprend Omer, tu vas être *alright*. Dans une ou deux semaines, tu vas oublier ça, pi tu vas être correct.

Comme l'avait prédit le concierge, le grand malheur s'est atténué

avec le temps; mais le jeune homme ne cessait pas de passer chez Omer. Il s'était trouvé un ami, et entre les classes il aimait venir parler un peu. Lors d'une telle visite, tandis qu'Omer continuait à travailler, l'étudiant remarque entre les mains de son ami une paire de boeufs qu'il reconnaît.

—Ma grand-mère, annonce-t-il tout surpris, en a une paire pareille à ça!

—Mais oui, répond le sculpteur, c'est moé qui les ai faits pour ton grand-père.

L'élève n'en croit rien.

—C'est bien vrai, reprend Omer. Va demander au *Headmaster*, M. Smith, si i' va te l'dire.

Toujours incrédule, le garçon s'en va vérifier auprès du Directeur. Tout émerveillé, il revient alors chez le sculpteur. Omer avait raison!

Peu après, le père du jeune homme s'en vient visiter son fils:

—Papa, faut que tu viennes rencontrer Omer! C'est lui qui a fait les boeufs que grand-père avait sur son pupitre.

Et ainsi Omer Marcoux, dans sa boutique de concierge, a fait la connaissance de James Roosevelt, fils du Président.

Les années s'écoulaient. Claire aimait sa retraite. Elle avait soin de sa belle, grande maison; elle voyait ses amis. Omer, s'il n'était pas à l'école, travaillait chez lui. Il sculptait, sur la moyenne, presque un chien par jour, et les statues continuaient à se vendre par

l'entremise du *League of New Hampshire Craftsmen*. (On avait ainsi modifié le nom de l'organisation.) Et quand arrivaient les foires il partait avec son bagage, outils, bois, statues, pour s'installer, pour faire des démonstrations et pour vendre.

Puis, à partir de 1958, Omer a pu se dévouer encore plus aux métiers qui l'avaient intéressé depuis sa jeunesse: jouer du violon, réparer les instruments et sculpter. Cette année-là, après vingt-huit ans, Omer s'est retiré lui aussi de son travail à St. Paul's School. Pendant quelques années il ferait encore un travail de concierge au *Willinancet Club* en ville. Mais les six heures par jour lui laisserait beaucoup plus de temps libre qu'avant.

Les années '60, tumultueuses pour le pays et pour le monde entier, se sont écoulées quand bien même assez doucement pour Omer et Claire. Ils avaient leur maison, leur travail, leurs divertissements et leurs amis. Mais avant la nouvelle décade, un de ces amis très chers disparaîtrait. Albert Jobin, ce vieux compagnon des premiers jours, est décédé au début du printemps. On l'a enterré le 2 avril 1969.

chapitre 9

NEUF COUCHES DE VERNIS

Claire avait la diabète. Elle souffrait aussi depuis quelques temps de divers rhumatismes: les docteurs en avaient diagnostiqué trois espèces différentes. Et au début de novembre 1971, avec la reprise de la saison froide et humide, son mal rempirait de façon accélérée.

Bientôt Claire ne pouvait plus se déplacer qu'avec grande peine. Quel choque pour une femme qui avait toujours été si active! De jour en jour elle se trouvait moins capable de poursuivre les activités qui jusqu'alors remplissaient sa vie. L'entretien de son foyer, les tâches quotidiennes les plus simples et certainement les sorties lui devenaient pratiquement impossibles.

En quête donc d'un nouveau passe-temps, Claire remarque un jour parmi les morceaux de violon qu'Omer apportait toujours à la maison un vieil instrument d'une beauté singulière. Celui-là doit être ce qu'Omer appelle de la qualité, pense-t-elle. Claire demande donc à son mari de ramancher ce beau violon abîmé. Omer se met à l'oeuvre; les réparations sont faites et l'épouse malade annonce qu'elle va maintenant en retravailler la surface.

Elle se met donc à l'oeuvre. Délicatement, Claire sable la surface de l'instrument, et puis elle y applique une première couche de vernis.

Le violon doit alors sécher. A chaque jour elle l'inspecte. Enfin, après toute une semaine, il est prêt. Claire répète alors le procédé: passe dessus avec un papier sablé très fin, et applique une deuxième couche de vernis. Et pendant qu'elle travaille, son mal lui semble moins difficile à supporter.

Noël s'est passé avec autant de gaieté qu'on pouvait y mettre dans ces circonstances de maladie. Mais peu après le Jour de l'An, le médecin a recommandé que Mme Marcoux entre à l'hôpital "pour quelque temps." Claire en était à sa neuvième couche de vernis.

Ce fut alors à Omer de rester seul à la maison. A chaque jour cependant il parcourait la courte distance—environ un demi-mile—pour visiter son épouse souffrante. A chaque jour aussi il essayait de la reconforter: "Ça va aller mieux, tu vas voir . . ." Mais bientôt Omer lui-même ne croyait plus en son optimisme. A peine entré dans l'hôpital, dès le premier étage, il entendait d'en haut les cris douloureux de son épouse souffrante. Et arrivé à la chambre de la malade, Omer lisait déjà l'agonie prochaine sur son visage.

Pour sa part, Claire, elle, se préoccupait encore de son mari:

—Omer, j'sais asteur que j'vas mourir. Mais toé, faut pas que t'arrêtes de jouer du violon à cause de ça. J'veux pas! Le violon, ça, c'est ta vie. Quand je serai partie, tu vas continuer!

Et puis elle ajoutait:

—Que j'aurais donc voulu finir de te préparer ce beau violon! Est-ce qu'il est prêt? L'as-tu encore joué?

Omer, pour qui l'instrument en question renfermait trop de souvenirs, répondait que non, le violon n'était pas encore terminé.



Le mois de mai—le joli mois de mai—fut l'époque du grand martyr de Claire. Ses jours s'écoulaient avec une lenteur insupportable.

C'est enfin le 26 de ce mois que la fidèle compagne d'Omer a trouvé son repos éternel. Les funérailles ont eut lieu quatre jours plus tard dans l'église paroissiale, Sacré-Coeur de Concord. Omer accompagna alors le corps de son épouse jusqu'au cimetière Mont Calvaire.

Après quarante-trois ans de vie commune, la séparation des époux s'est faite bien difficilement. Huit ans après le décès de sa femme, Omer dirait encore avec émotion: "On n'sait pas le vide que ça cause—à moins d'y passer! "

Mais Omer Marcoux n'avait jamais été homme à se laisser aller à la dépression, et il n'allait pas commencer à soixante-quinze ans. Il avait son travail, sa santé et beaucoup de monde encore à rendre heureux avec ses talents. Le beau violon aux neuf couches de vernis resterait enfermé dans sa boîte pendant six mois. Malgré les derniers souhaits de Claire, il fallait à Omer observer un deuil convenable.

Aimée non plus ne jouait pas de piano en ce moment; son Albert était parti trois ans avant, et elle le pleurait encore. Mais Omer se souvenait bien des paroles généreuses de sa femme: "Quand je serai partie, tu continueras à jouer." Alors peu de temps avant les Fêtes cette même année 1972, il demande à son ancienne accompagnatrice:

—Ça ne vous dirait pas de jouer pour une soirée? On m'a demandé de faire de la musique—et puis il me faut bien de l'accompagnement . . .

Ce fut le début de toute une nouvelle carrière. L'archet et le violon, Omer les reprendrait maintenant pour ne plus les lâcher. Dorénavant il allait se balader d'un bord à l'autre du New Hampshire et même au-delà de cet état. Et presque toujours il aurait Aimée Jobin à ses côtés. En plus de la musique, Omer reprenait aussi ses réparations d'instruments et il sculptait encore quelques trois cents chiens par années. Non seulement donc qu'Omer Marcoux sortait de sa grande perte sans avoir perdu sa stabilité mentale et son énergie physique, il prenait même une seconde haleine—à l'âge où la majorité de ses contemporains semblaient se retirer dans leur chaise berceuse.

Quatre ans plus tard, sa renommée est telle qu'Omer reçoit un jour la visite d'une dame qui se dit représenter le *Smithsonian Institution*. Elle a, dit-elle, à lui poser quelques questions.

—Tu joues du violon, on me dit? Tu joues de vieilles danses?

—Ouai, répond Omer. Qui t'a dit ça?

—Laisse faire, répond l'autre. (Et Omer n'a jamais su qui avait donné son nom.) Pourrais-tu jouer pour moi? J'voudrais t'avoir à Washington, D.C. On fait un festival là-bas pour célébrer le centenaire: il va y avoir du monde de partout, pi j'voudrais que tu représentes le New Hampshire.

—A Washington?

L'idée intéresse tout de suite Omer. Il pense un peu à son affaire, et puis il donne sa réponse:

—Oui, j'vas y aller. Mais il me faut mon accompagnement. Un violon tout seul, c'est bon à rien. C'est entendu ça.

—Pas de problème, dit la dame, on va le faire venir.

C'est pas un *le*, c'est une *la*, explique Omer. C'est Madame Jobin, et puis elle joue du piano. C'est elle qui m'accompagne toujours.

—Ah, répond l'autre, ça, c'est malheureux. On ne peut pas te garantir un piano. N'y a-t-il pas un autre instrument . . . comme la guitare?

Omer pense alors à un bon ami de Rochester, New Hampshire:

—Eh bien, y'aurait mon *chum* Joe Pomerleau . . . Il joue de la guitare, lui.

—Demande-lui: on va le payer comme toi.

Et la dame ajoute:

—Maintenant laisse-moi t'écouter jouer un peu avant qu'on règle ça.

Alors Omer sort son violon, et la représentante du *Smithsonian* prépare son magnétophone; elle va l'enregistrer. Après trois ou quatre *tounes*, elle n'hésite pas d'affirmer:

—Oui, tu vas faire très bien!

Ce fut alors conclu: Omer jouerait pour le dixième festival annuel dit *Festival of American Folk Life*, dans la section *Old Ways in the New World*. C'était là le festival de son genre le plus ambitieux qu'on n'avait jamais monté, en honneur—on le comprend bien—du bicentenaire de l'indépendance américaine. Douze semaines de musique folklorique.

La participation d'Omer fut fixée au coeur même de la célébra-

tion, au début de juillet, entre le 1^{er} et le 5. Le jour même où l'on compterait exactement deux cents ans d'indépendance, le 4 juillet 1976, le fils d'Arthur Marcoux, l'ancien *timesteur*, l'humble concierge, l'immigré canadien qui avait traversé les lignes il y a quarante-six ans avec son chapeau dur, son violon et son répertoire de danses, lui, Omer Marcoux, célébrerait la fête en jouant du violon à côté du Mémorial à Abraham Lincoln pour des gens venus d'un bord à l'autre de ce grand continent.

Son départ fut fixé pour le 30 juin. Il voyagerait avec son ami Joe Pomerleau, son chauffeur aussi bien que son garant d'accompagnement. Le jour du départ approchait rapidement quand Omer a reçu un coup de téléphone de la même dame qui l'avait interviewé chez lui:

—Tu ne m'as pas tout dit.

— Voyons, répond Omer un peu confus, tu penses que j'ai caché quelque chose?

—Eh bien, tu n'as pas dit ce que tu étais.

Plutôt irrité maintenant Omer rétorque:

—Tu m'as demandé de jouer du violon. J'ai accepté. Faut-tu que j'te conte toute ma vie pour aller là?

—Mais, reprend la dame à son tour embarrassé, tu ne nous as pas dit que tu étais sculpteur, que t'avais fait quelque chose pour le président Roosevelt . . .

—Ah! qui est-ce qui vous a dit ça? (Pas de réponse.) O.K. garde-le, ton secret, si tu veux pas le dire!

Alors la dame en arrive au but de son appel:

—Je veux aussi que tu viennes sculpter à Washington. Emmène tes outils.

Omer est toujours consentant, à une condition:

—Vous allez me trouver un *show case* parce ce que sans ça, mes chiens disparaissent aussi vite—plus même! —que j’peux les faire!

Et Omer savait par expérience ce dont il parlait: n’était-ce pas à Springfield, Massachusetts, qu’il s’était bien fait voler? Si on voulait de lui comme sculpteur, on lui trouverait un endroit pour déposer ses oeuvres en sûreté.

Ainsi pour la première fois de sa vie, Omer s’est rendu dans la capitale des Etats-Unis—bien que ses statues, elles, aient déjà voyagé de ce côté bien des années avant . . . Tel que prévu, Joe et lui sont arrivés à Washington la veille du spectacle. “Y’ont été chanceux d’avoir du beau temps toute la semaine,” expliquerait plus tard Omer. “Y’auraient pas eu besoin des grandes tentes.”

Quatre fois par jour, commençant à neuf heures du matin, Omer jouait du violon pour la foule. Il y avait toujours un programme établi, suivi alors d’un temps pour les demandes spéciales, les *requests* qu’Omer aime tellement. Mais tandis que ses collègues se reposaient entre les présentations, Omer, lui, s’installait à un banc de travail qu’on lui avait préparé, et il sculptait. Les gens pouvaient ainsi observer l’artiste à l’oeuvre, lui poser des questions et admirer aussi les pièces terminées qui reposaient dans un *show case* à côté. Sur cette étagère aux portes en vitre était affixée une enseigne: *NOT FOR SALE*.

Le soir tous les musiciens rentraient à la grosse école de quatre étages où l'on les avait installés. Mais leur journée n'était pas encore terminée: le travail conclu, les artistes pouvaient maintenant se détendre un peu avant le sommeil. Comment alors est-ce qu'Omer et ses collègues se reposeraient—sinon en jouant encore de la musique! Ce n'est que tard dans la nuit qu'Omer se rendrait à sa chambre en haut, au dernier étage.

Le voyage de retour fut aussi pour Omer tout un événement. Tandis que Joe est resté encore quelque temps à Washington, le compagnon à l'archet et au ciseau est rentré tout de suite chez lui—par avion. Rien de spectaculaire là-dedans, peut-on penser. Sauf que pour Omer c'était le premier voyage qu'il faisait dans les airs.

De retour chez lui alors, Omer n'en était qu'au début de ses célébrations bicentennaires. Pique-niques et festivals se sont succédés pendant tout le cours de l'été. Et, quand il y avait un piano, Aimée Jobin prenait toujours sa place à côté du violoneux.

Mais quelques mois plus tard, arrivé l'hiver avec ses intempéries habituelles, Omer a été frappé d'une violente pneumonie qui l'a fait garder le lit pendant trois semaines. Parents et amis ont dû supporter des jours bien inquiétants. Mais avec le passage des grands froids, la maladie aussi s'est dissipée. Omer a regagné sa santé et il a pu tranquillement reprendre ses activités normales.

Déjà au printemps on préparait un grand festival de musique traditionnelle sur le campus du collège Dartmouth. Comme le doyen des violoneux de la région et comme le meilleur représentant de la tradition franco-américaine, Omer fut invité à participer. Vendredi,

le 22 juillet, le premier soir de cette *Celebration Northeast*, devant un auditoire qui comblait l'auditorium Spaulding, Omer, toujours accompagné de sa fidèle amie, Aimée Jobin, se faisait l'interprète de mélodies apprises il y a tellement longtemps. Sur le même estrade ce soir-là, deux autres violoneux, parmi les meilleurs et les plus connus de tout le nord-est du continent: le Québécois Jean Carrignan et ce dynamique Louis Beaudoin de Burlington, Vermont.

Le lendemain, sous la tente maintenant, au cours d'un atelier consacré aux violoneux, Omer reprend l'archet. Il retrouve encore de vieux amis: Willy Beaudoin, guitariste et frère de Louis; le célèbre Joe Cormier, violoneux acadien de Waltham, Massachusetts; et son ami Joe Pomerleau avec son petit garçon qui à onze ans fait déjà des merveilles au violon. Et tout au long de ces deux jours personne ne soupçonnait la peine que les deux musiciens de Concord portaient au coeur. Leur part faite, ils reprennent ensemble la route du nord: Aimée pour se rendre aux funérailles de sa soeur, Omer à celles d'une belle-soeur.

Musique, réparations et sculptage: à soixante-dix-neuf ans Omer de toutes apparences se portait toujours fort bien. Et cependant ses yeux commençaient à faiblir. Il s'en apercevait surtout lors du travail le plus exigeant pour ses yeux, la sculpture. L'avis du médecin fut indiscutable: "Arrête, ou tu perds la vue!" Cette année-là, 1977, a donc marqué pour Omer la fin d'une carrière très féconde qui avait commencé avec tellement d'hésitation presque quarante ans plus tôt.

Mais le violon, il n'avait pas à cesser de le jouer. Ça, ça se fait même aveugle, dirait Omer. Il redouble alors ses activités musicales.

A Concord même quelques musiciens et amateurs de *folk* avaient commencé à se réunir de temps à autre dans un petit restaurant appelé *The Open Kitchen*. On y jouait surtout de la musique folklorique, et avant longtemps on invite Omer et Aimée à se joindre au groupe. Ainsi jusqu'à la fermeture du restaurant les deux amis allaient faire partie de la soirée hebdomadaire. Lors de ses quatre-vingts ans, c'est une belle partie surprise qu'on y fit pour Omer Marcoux. Et quand le *Kitchen* ne serait plus, c'est au *Natural Selection* qu'on inviterait le violoneux à venir jouer. Mais malheureusement Aimée y serait manquée puisqu'ici il n'y avait pas de piano. C'est alors que se présenteraient deux dames pour accompagner le violoneux, Justine Paul et Sylvia Miskoe, l'une à l'accordéon et l'autre à la contrebasse.

Mais les deux vieux amis, Omer et Aimée, ont continué à répondre ensemble aux nombreuses demandes faites en faveur des enfants d'école, des patients d'hôpital ou des personnes âgées, toujours dans diverses institutions de la région. Au *New Hampshire State Hospital* les patients pouvaient – et peuvent encore – compter sur la visite mensuelle des deux musiciens, concerts toujours gratuits comme en témoignent les plaques officielles de reconnaissance accrochées dans leurs cuisines.

Omer et Aimée sont toujours continuellement en demande, même aujourd'hui, pour des noces, des soirées, des ateliers, des festivals . . . Leurs noms se trouvent donc inscrits aux programmes de musique folklorique qui se tiennent assez régulièrement depuis quelques années à Dartmouth, au *New England College*, à Manchester lors du Festival Arts et Artisanat, aux Festivals des Deux Mondes . . . Et de temps à autre on retrouve aussi les deux musiciens dans des centres culturels qui jusqu'à tout récemment n'avaient jamais songé aux giges et aux reels comme *culture* convenable pour leurs murs

distingués, tels le *Currier Gallery of Art* et le *New Hampshire Historical Society*.

La presse s'est mise du partie et une suite impressionnante d'articles, soit au sujet d'Omer seul soit sur le fameux duo Marcoux-Jobin, ont paru depuis quelques années. En voici une liste partielle: *Omer Marcoux's Birthday, Folk Artists Visit Schools; He's Carved His Niche of Fame; Festival of Farming; Fiddler Marcoux Plays at Institute; Marcoux to Return to Currier; FDR Helped Him Carve a Career; Omer Marcoux: jeune dans sa 82ième année; An Overdue Salute to a Master Fiddler; Félicitations, Omer!*

S'il avait dû abandonner le sculptage, il n'avait pas lâché pour moins la réparation des instruments à cordes. Et même, comme l'avait prédit Ned Quinn bien des années avant, ce métier n'étant pas des plus communs Omer deviendrait un des seuls artisans de toute la région à faire ce travail bien délicat. Un jour aussi, à cause de sa renommée dans cette ligne, on a voulu de lui comme conférencier.

Voici comment cet événement s'est passé. Un jour Omer reçoit une lettre du *Currier Gallery of Art*. La directrice veut que lui, Omer Marcoux, aille à Manchester faire une conférence sur la construction et la réparation du violon. Omer montre alors sa lettre à un neveu qui se trouvait chez lui à l'époque, en ajoutant:

—Penses-tu que j'vas aller là? La manière que j'parle anglais, moé! Et devant un auditoire de cent cinquante personnes... J'sus pas gêné, mais cou' donc, quand on sait pas parler, on le sait pas, eh! Après toute!

L'invitation donc, il n'y a même pas répondu. Alors arrive une

Folk Artists Visit Schools

By DAN NAMOWITZ

GILMANTON — By the look of it, the sounds emanating from the duet could have been created by Beethoven or Schubert, and the audience might be sipping tea and clapping daintily after each piece. Or... (more than likely) these hards might be playing to an audience listens while squatting on the floor, and clapping, singing and swaying to a fiddle-and-keyboard variation on a great old theme — "Rudolph the Red-Nosed Reindeer."

The latter setting came true at Gilmanton Elementary School earlier this week. The delighted audience consisted of the school's first and second graders, and they were singing their way into the Christmas season with the help of musicians from the Artists in the Schools Program, sponsored by the New Hampshire Commission on the Arts, and brought here through the efforts of the Gilmanton PTA.

This day, pianist Aimee John, fiddler Omer Marcoux, and folklorist Linda Morley, Ph.D., entertained all the classes in the school

ARTISTS, Page Two



Folk Arts Program

Helping the Gilmanton elementary school first and second grades sing their way into the Christmas season with a fiddle-and-keyboard arrangement of "Rudolph the Red-Nosed Reindeer" were musicians Omer Marcoux (middle) and Aimee John. They are members of the New England

College's Folk Arts in the Schools program, sponsored in part by grants from the New Hampshire Commission on the Arts, the National Endowment for the Arts, and co-sponsored by the Gilmanton PTA.

second lettre. Omer n'avait pas changé d'attitude.

—J'ai pas d'affaire là. J'veux pas y aller seulement! Que le diable l'emporte!

On comprend donc que cette fois encore il ne répond pas.

C'est alors qu'il reçoit un coup de téléphone:

—On vous invite à donner une conférence sur la construction du violon.

—Pas intéressé, répond Omer.

Enfin, après quelque temps, le luthier reçoit chez lui de la visite.

—Bonjour M. Marcoux. Je suis la directrice du *Currier* . . .

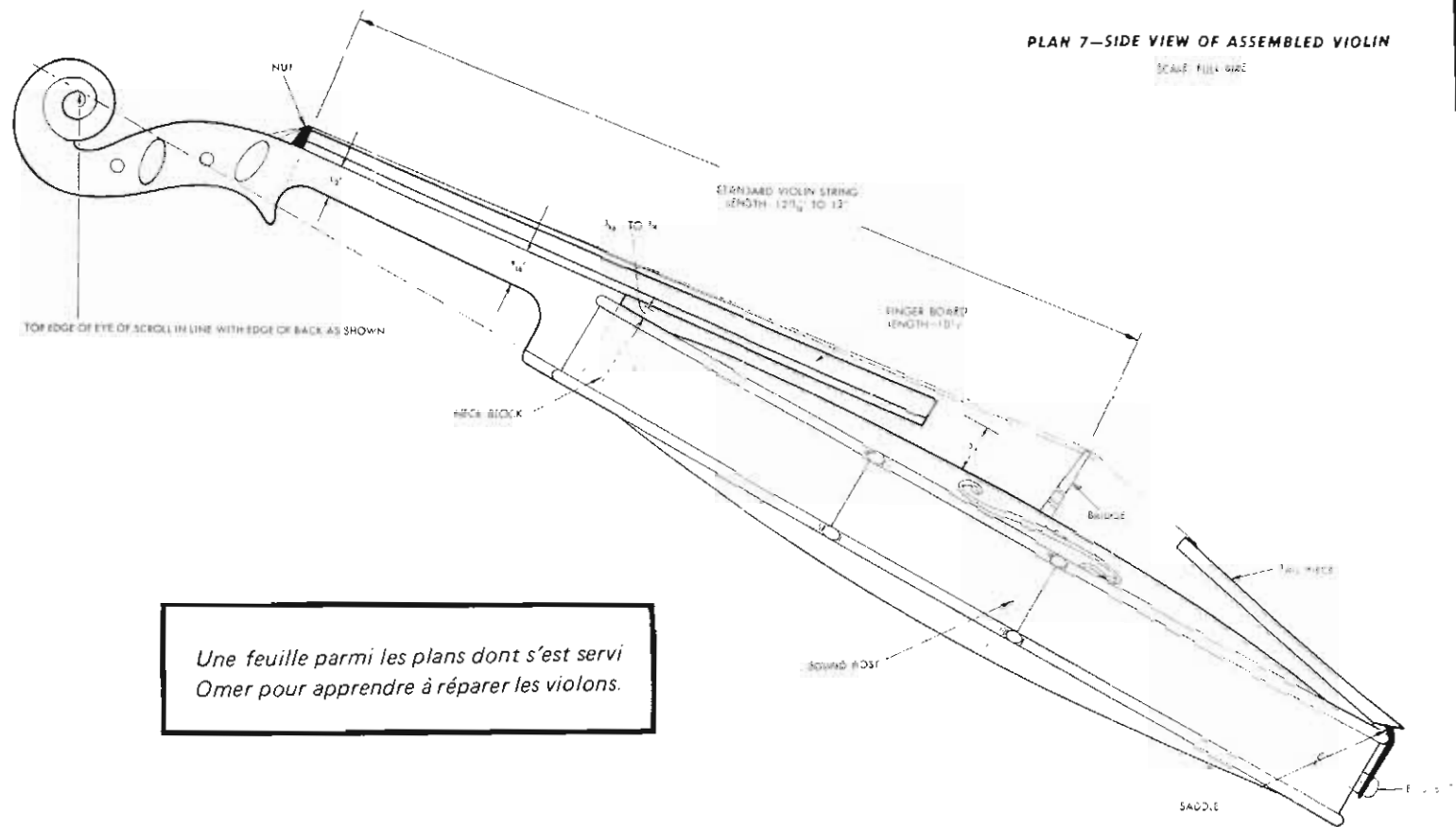
Et après les échanges de courtoisies, la dame se met à insister:

—Tu vas venir, tu vas venir . . .

Le mieux, se dit Omer, sera d'admettre la vérité: il aura bientôt quarante ans de résidence aux Etats-Unis, et cependant cette épine toute première qu'il ressentait lors de la descente du train, elle le tracasse toujours, le problème de langue.

—Ma raison? C'est que j'parle pas anglais!

—Mais, répond la directrice, je t'ai parlé au téléphone l'autre jour, et j'ai tout compris. Et puis, maintenant, c'est en anglais qu'on se parle encore. Même si tu penses avoir la prononciation un peu différente, drôle même comme tu dis, ça ne fait pas de différence: l'auditoire va comprendre quand même.



*Une feuille parmi les plans dont s'est servi
Omer pour apprendre à réparer les violons.*

Eh bien, cette dame l'a bien assez — comme l'a expliqué par la suite Omer — *tourmenté*, qu'il s'est décidé d'accepter l'invitation. Peu de temps après donc, voilà Omer qui descend à Manchester faire pendant trois quarts d'heure une explication professorale sur la construction, le fonctionnement et la réparation du violon. Il en décrit les dimensions, tout comme la fabrication; il en explique les espèces; et à l'aide de diagrammes dont il s'était lui-même servi il y a longtemps pour apprendre et qu'il projette maintenant sur l'écran, il fait comprendre le métier de *ramancheur* de violon.

Après la conférence, les gens peuvent poser des questions.

— Si vous m'comprenez pas, 'mandez-moé en français: j'm'en vas vous l'dire en français!

L'auditoire voulait bien. Questions et réponses bilingues ont donc fait suite à cette invitation.

Quand tout a été fini, Omer a pu avouer avec plaisir que sa grande hésitation avait été inutile:

— Eh bien, ils m'ont compris après tout!

Mais la veillée a eu aussi des répercussions à long terme sur le métier du conférencier. Dès le soir même on s'empressait pour obtenir son adresse:

— J'ai un violon, faut qu'il soit réparé . . . Pourriez-vous . . . ?

Pendant six mois donc Omer fut occupé à la restauration d'instruments qu'on lui a apportés à cause de cette seule soirée-conférence.

Les années '70 avaient volé à Omer Marcoux sa compagne de

quarante-trois années. Un vide terrible s'était créé dans sa vie, vide qu'il saurait bientôt transformer en niche près de son coeur. Et là il saurait garder toujours vivant un amour très tendre pour sa chère Claire. Mais hormis ce petit sanctuaire dans sa vie, Omer vivait dans le présent, et cette expérience quotidienne ne laissait aux larmes aucune place à s'accumuler. Omer serait connu comme un homme *joyeux!*

Logger Breakdown

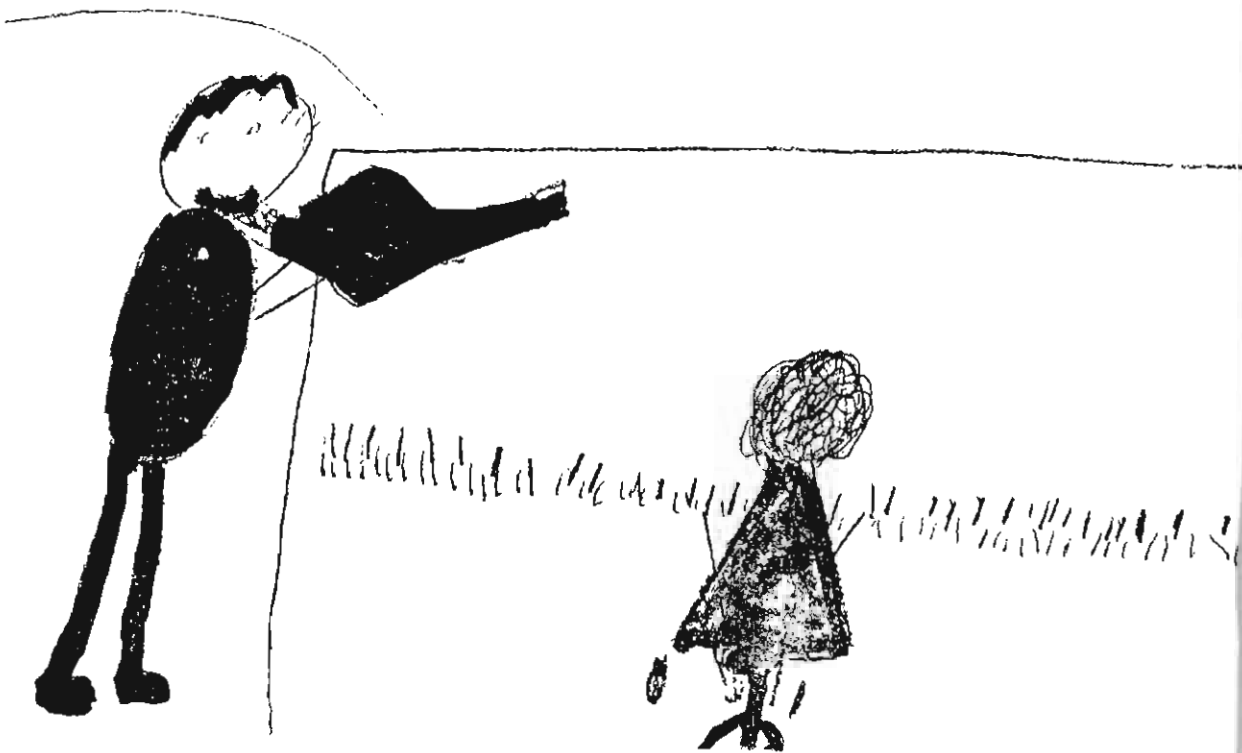
"I learned that in the logger camp in Maine. That guy was from Waterville. That's the real name of that tune."

The musical score is written in treble clef with a key signature of two flats (Bb major) and a 2/4 time signature. The notes are primarily eighth and sixteenth notes, often beamed together. Chords are indicated by letters above the staff: Bb, Eb, F7, and Bb. There are also some accidentals, such as a sharp sign (#) on a note in the fourth staff. The score includes several performance markings: "FINE" under the third staff, "DA CAPO" under the sixth staff, and a circled "85" at the end of the fifth staff. The notation includes repeat signs and first/second endings.

Mr. Marcoux and Mrs. Jobin

To Mrs. Jobin

Jessica



chapitre 10

DEAR MR. MARCOUX . . .

Le 5 juin 1980, Omer et Aimée se sont rendus de l'autre côté de la rivière Merrimack, dans ce quartier de la ville de Concord qu'on nomme les *Heights*. Là, un peu avant neuf heures du matin, dans une cafétéria d'école primaire, deux cents élèves âgés de quatre à neuf ans les attendaient bruyamment. Pour Omer et Aimée, c'était encore un autre petit *sho* à donner—comme ils en avaient déjà tellement fait à travers les années.

Cette fois, ce sont les élèves de l'école *Dame* qui célébraient la fin de l'année scolaire, et la dame responsable pour l'enseignement du français avait invité le violoneux franco-américain le plus connu et le plus populaire de la ville à venir ajouter une note de joie aux longues journées de clôture.

Les musiciens arrivent avant l'heure, et le programme commence à neuf heures juste. Les enfants sont assis aux tables de la cafétéria. Bientôt, au rythme entraînant d'une gigue, d'un reel, ils se battent les mains, ils tapent du pied, ils se remuent le corps entier. Si les enfants connaissent telle mélodie, ils ne se gênent pas de chanter.

—Et puis asteure, avez-vous des chansons spéciales à faire jouer? demande Omer.

Oui, certainement! D'abord on s'en va pendant une trentaine de versets avec *Old MacDonald*, suivi de *America the Beautiful* et, dans la même veine patriotique, de *This Land Is Your Land* . . . Oh, mais Omer hésite cette fois.

Se tournant vers Aimée, il demande:

—Comment que ça va, ça?

—Voyons, tu la connais, celle-là! répond l'accompagnatrice.

—Non, J'm'en souviens pas. Joue-la, toé, pi j'te suis!

D'ordinaire c'est Aimée qui suit le violon, mais cette fois les rôles sont renversés.

N'oublions pas non plus le *Frère Jacques* en ronde assourdissant—aux deux cents voix. Le concert a duré une heure. Applaudissements prolongés de quatre cents petites mains: paiement très chère aux coeurs des deux musiciens.

Mais on sait qu'Omer est aussi sculpteur; on l'invite donc à adresser la parole à un petit groupe, une classe de deuxième année. Il pourra parler de ses expériences à travailler le bois. Le petit atelier imprévu dure, lui, environ un autre trente minutes. Les enfants ne bougent pas: ils sont fascinés par cet homme si plein de vie, de joie, d'enthousiasme, de connaissances et d'idées. L'institutrice, de sa part, n'en revient pas d'un comportement si attentif chez ses élèves. A la fin Omer invite les questions; les enfants veulent en savoir plus long sur le bois, les outils, le sculptage, les chiens . . .

Qui sait si dans ce groupe la vie d'un enfant ne sera pas marqué de cette visite? "Je veux être sculpteur comme toi," annonce



fièrement un gosse. A travers la vie d'Omer Marcoux aussi, les Mentors avaient déjà jalonné les étapes . . .

Omer et Aimée quittent la salle. Ils descendent le corridor vers la sortie. En route, ils sont accueillis tout spontanément par maintes petites figures souriantes: "J'ai bien aimé votre musique . . . Merci . . . Vous reviendrez, n'est-ce pas? Vous reviendrez encore nous voir . . ."

On demande alors aux enfants de composer, à titre de remerciement, une lettre adressée aux artistes, soit encore de leur dessiner quelque impression de la visite. Voici la réponse d'un élève à ce petit devoir:

Dame school

Dear Mr. Marcoux,

I like your fiddling the

best. I once had a


german shepherd my self.

My favorite subject is

baseball.

I hope I see you

again.

Thank you
chris 

Et ainsi se termine notre récit, tandis que la vie d'Omer Marcoux continue toujours.

Notes

- p. 17 *timesteur*: celui qui conduit les chevaux, le *team*. De l'anglais *teamster*, mais prononcé par Omer à la française.
- p. 16, 17 *trade, team, log, drag sled, lumberjack, tounes*, etc.: tous des anglicismes entrés dans le vocabulaire courant d'Omer.
- p. 21 *double sled*: d'après Bélisle (*Petit dictionnaire canadien de la langue française*, 1969) on dit aussi *sleigh double*, c.-à-d., «sleigh de chantier . . . traîneau très résistant, en deux sections reliées par des chaînes et qui sert au transport des billes.»
- p. 22 *clagues*: caoutchoucs.
- p. 22 *binnes*: fèves au lard. De l'anglais *beans*.
- p. 23 *slée*: aussi *sleigh* (Bélisle).
- p. 25 *chu pas*: je ne suis pas.
- p. 25 *j'suis descendue*: l'on montait aux Etats (sud), mais l'on descendait au Québec (nord), tout comme le fleuve St-Laurent descend vers la mer (au nord-est de la Province).
- p. 25, 26 *a va, a reste, a été*: *a* remplace *elle* sujet comme *i'* se dit pour *il* ou *ils*.

- p. 26 *une bonne job*: à noter que tandis que le français contemporain (Larousse, 1972) accepte le mot *job*, il le met au masculin. Omer est d'une tradition qui s'en sert depuis longtemps au féminin.
- p. 26 *baudrer*: ennuyer. De l'anglais, *bother*.
- p. 27 *les gages*: le salaire. S'emploie, dans ce sens, au féminin.
- p. 31 *pi*: puis.
- p. 31 *en char*: en wagon, en train.
- p. 31 *icitte*: ici
- p. 31 *escousse*: secousse, c.-à-d.. «espace de temps, période» (Bélistle).
- p. 33 *ben*: bien. Prononcé plutôt *bin*.
- p. 34 *les moulins*: les usines.
- p. 41 *calleur*: «celui qui, pendant une danse, indique les figures que les danseurs doivent exécuter. (Bélistle, qui écrit *câleur*.) De l'anglais, *call*.
- p. 45 *violoniste*: Omer fait bien remarquer la distinction entre un *violoniste*, celui qui a étudié la musique, et un *violoneux* comme lui-même qui joue à l'oreille.
- p. 51 *Edgar Keen*: jusqu'à tout dernièrement, Omer entretenait encore une correspondance avec son ancien maître en sculpture. L'histoire de l'arrivée de Keen aux E.-U. est toujours rapportée ici selon les souvenirs d'Omer.

- p. 58 *asteure*: maintenant, tout de suite. De: à *cette heure*.
- p. 58 *étou*: aussi.
- p. 65 *châssis*: fenêtres.
- p. 72 *vous*: malgré leur longue amitié, Omer et Aimée se servent encore le plus souvent de cette forme de politesse qui date d'une autre génération.
- p. 87 *sho*: De l'anglais *show*; prononcé *sho* par Omer.